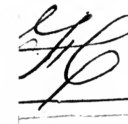

VITTORIO EM. III

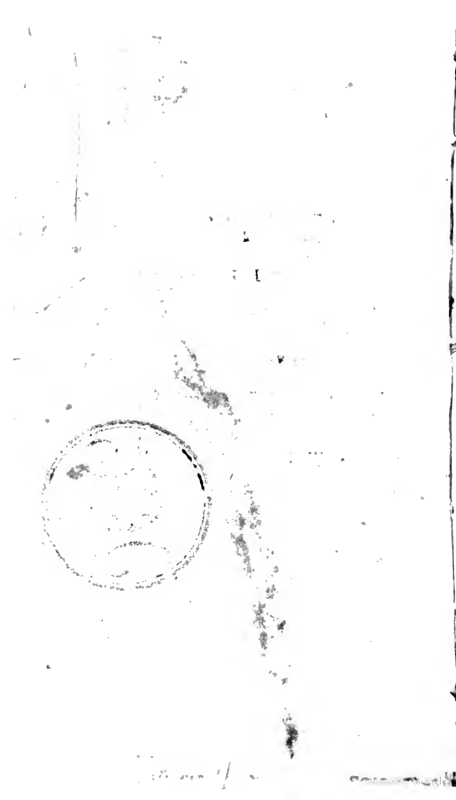




VIES
DES
PLUS CÉLÈBRES MARINS.

TOURVILLE.

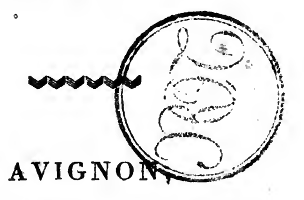
TOME II.



VIE
DU MARÉCHAL
DE
TOURVILLE,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES DE FRANCE, SOUS LOUIS XIV.

TOME SECOND.



AVIGNON,

JEAN-ALBERT JOLY, IMPRIM.-LIBR.

1817.





VIE DU MARÉCHAL DE TOURVILLE.

CETTE lettre fut accablante pour le chevalier. Il voyoit qu'Andronique l'aimoit encore et qu'elle sacrifioit son amour à son devoir : son estime pour elle augmentoit et son cœur s'enflammoit. Le carnaval commença alors : les chevaliers résolurent de rester à Venise tant qu'il dureroit, pour y voir ces fêtes et ces divertissemens si vantés dans toute l'Europe. Lorsqu'il fut passé, le doge fit avertir les deux chevaliers, que le sénat avoit accepté leurs offres et que les deux vaisseaux qu'on leur destinoit étoient prêts. Ils allèrent lui rendre leurs hommages et partirent le 14

juin 1665. Ils restèrent encore jusqu'au mois de septembre sans rencontrer un seul vaisseau turc. Ils se proposoient de rentrer, lorsqu'ils entendirent un bruit de canon assez considérable : ils avancèrent vers l'endroit d'où il venoit ; aperçurent de loin deux vaisseaux qui se battoient contre trois ; en approchant, ils reconnurent que c'étoient trois vaisseaux marchands vénitiens qui se défendoient contre deux corsaires turcs. Ils firent force de voiles pour aller au secours des Vénitiens, et arrivèrent au moment qu'ils alloient se rendre. Les Turcs regardant pour rien les trois vaisseaux marchands qu'ils avoient désemparés, se préparèrent au combat. Les chevaliers, en arrivant, firent ranger derrière eux les trois vaisseaux marchands. Le plus fort des deux vaisseaux turcs avança contre celui du chevalier de Tourville, lui lâcha sa bordée : lorsque le chevalier fut à la portée du pistolet, il lui lâcha la sienne ; le dérangea un peu ; revira ensuite, lui lâcha la seconde ; tua un nombre considérable de Turcs et abattit le

grand mât. Alors les Turcs sentirent qu'ils n'avoient d'autre ressource que l'abordage; mais le chevalier les repoussa ; fit faire sur eux un feu continuel d'artillerie et de mousqueterie ; leur tua encore beaucoup de monde. Il fit ensuite passer sur son bord tout ce qui se trouva sur les vaisseaux marchands en état de combattre , et laissa les Turcs monter à l'abordage. Le carnage devint horrible ; le chevalier renversoit à son ordinaire tout ce qui se trouvoit devant lui. Les Turcs ne pouvant lui résister , mirent les armes bas. Le capitaine turc qui étoit resté sur son bord, fit promptement couper les amarres et prit la fuite. Le chevalier de Tourville étoit en trop mauvais état pour le poursuivre , il le laissa aller. Le chevalier de Hocquincour coula à fond celui contre lequel il avoit à faire. Le combat étant achevé , les deux chevaliers se radoubèrent , escortèrent ensuite les vaisseaux marchands. En les quittant, le chevalier de Tourville leur remit tous les prisonniers turcs qu'il avoit faits ; les chargea de les présenter de sa part au

doge, de lui rendre compte du combat, et de lui dire qu'ils continueroient leur course tout le temps qu'ils pourroient tenir la mer. Ils restèrent environ deux mois sans rien rencontrer : mais le 28 novembre, au sortir d'une nuit très-obscure, ils se trouvèrent près de vingt-six galères turques. On se prépara de part et d'autre au combat : le feu fut terrible ; enfin au bout de quelques heures, les galères, ne pouvant plus résister au canon des chevaliers, prirent la fuite. Ceux-ci, ayant été fort endommagés, allèrent relâcher à Zante qui appartenoit à la république, dans le dessein d'y attendre que le temps fût favorable pour remettre en mer. Le provéditeur étoit instruit de leur premier combat. Il les reçut avec le plus grand accueil, les engagea à loger à la forteresse et à accepter sa table.

Ils restèrent dans cette île jusqu'au premier mai, qu'ils mirent à la voile. Le 3 juin ils essuyèrent une tempête terrible qui les sépara. Le lendemain, à la pointe du jour, le chevalier aperçut un vaisseau

qu'il crut être celui du chevalier de Hocquincour; mais en approchant, il vit que c'étoit un vaisseau turc que la tempête avoit écarté de sa conserve. Quoiqu'il eût beaucoup souffert, il résolut de l'attaquer, étant persuadé qu'il n'étoit pas en meilleur état que lui. Le vaisseau turc se défendit d'abord avec beaucoup de courage: il espéroit que les siens, avertis par le bruit du canon, viendroient à son secours. Le chevalier fit des efforts incroyables: son exemple animoit les siens; les Turcs furent enfin obligés de se rendre. Ayant trouvé ce vaisseau fort maltraité, et voyant que le sien l'étoit aussi, il résolut d'aller les faire radouber à Zante; mais il rencontra dans son chemin le chevalier de Hocquincour, qui lui conseilla de venir avec lui à Venise: ce qu'il fit. En arrivant ils allèrent saluer le doge qui les reçut avec les plus grandes marques de distinction; leur offrit, de la part du sénat, de les affilier à Saint-Marc, honneur qu'on n'accorde qu'à des gens de la première qualité et d'un mérite distingué. Ils n'acceptèrent pas cet honneur,

parce qu'ils voulurent rester maîtres de quitter le service de Venise quand ils le jugeroient à propos.

Le chevalier de Tourville reçut, peu de temps après son arrivée à Venise, des lettres de sa mère qui le prioit avec instances de repasser en France ; lui exposoit que la réputation qu'il s'étoit acquise dans le Levant lui feroit aisément obtenir une place digne de son mérite ; qu'il auroit occasion de s'avancer ; que l'état de corsaire ne le conduiroit à rien. Enfin elle le pria de donner cette satisfaction à une mère qui l'avoit toujours aimé tendrement. Il montra cette lettre au chevalier de Hocquincour, qui, contre son inclination, l'engagea à se rendre aux vœux de sa mère.

La résolution du chevalier de Tourville étant prise, il alla prendre congé du doge qui lui marqua beaucoup de chagrin ; lui dit qu'avant son départ, la république lui donneroit des marques de son estime. Peu de jours après il lui envoya un certificat des services qu'il avoit rendus à la répu-

blique. On l'y qualifioit de protecteur du commerce maritime, d'invincible, et on finissoit par ces mots : *et, pour marque de notre estime, nous souhaitons à ce valeureux chevalier honneur et gloire dans tous les lieux où il portera ses armes.* Ce certificat étoit accompagné d'une médaille avec une chaîne d'or, dont la république lui faisoit présent. La veille de son départ, il alla dire adieu à ceux de son équipage, qui lui marquèrent tous qu'ils avoient beaucoup de regret de le perdre. Le chevalier de Hocquincour fut très-affligé de le voir partir : il lui assura qu'il ne tarderoit pas à le suivre, parce que le métier de corsaire commençoit à lui déplaire. Il repassa effectivement en France, obtint un régiment de dragons, et fut tué en 1675 à l'affaire de Gamshaussen, où il commandoit les dragons.

Le chevalier de Tourville partit de Venise vers la fin de septembre 1666; se rendit à Lyon, où il séjourna près de trois mois pour rétablir sa santé qui étoit en fort mauvais état. Lorsqu'il fut arrivé à Paris, son premier soin fut d'aller voir

M. de la Rochefoucault, qui le reçut avec les marques de la plus parfaite amitié; lui dit que ses exploits contre les Turcs faisoient grand bruit à la cour, qu'on en avoit parlé au roi, qui avoit pris plaisir à les entendre raconter. Il lui conseilla de profiter de la réputation qu'il avoit acquise, pour obtenir de l'emploi en France, où il pourroit s'avancer, puisque sa majesté étoit déjà prévenue en sa faveur; ajouta qu'il le présenteroit. Le jour étant pris, il se rendit à Saint-Germain-en-Laye, où étoit la cour. Sa majesté lui fit accueil; témoigna de voir avec plaisir un homme dont on lui avoit parlé avec tant d'éloges; le questionna sur la manière de combattre en mer contre les Turcs. Elle l'écouta avec attention; fit l'éloge de son esprit et de son jugement, lui dit ensuite qu'elle vouloit le fixer à son service. Le chevalier répondit à sa majesté, qu'il seroit au comble de ses vœux s'il pouvoit sacrifier sa vie pour elle. Quelques jours après on le nomma capitaine de vaisseau, ce fut en 1667. Il fut très-flatté d'être attaché au

service de France : mais il n'eut pas la satisfaction d'être employé cette année. Le roi avoit fait la paix avec l'Angleterre, la Hollande, et le Danemarck : il ne fut occupé qu'à faire la guerre contre l'Espagne. A la mort de Philippe IV il voulut soutenir les droits de la reine de France, sur le duché de Brabant, les seigneuries de Malines, d'Anvers, de la haute Gueldre, Namur, Limbourg et les places unies, sur le Hainault, l'Artois, Cambray, le comté de Bourgogne, le duché de Luxembourg, et le fort de la guerre fut porté dans ces pays.

Le chevalier de Tourville profita de l'oisiveté où il se trouvoit pour aller voir sa mère et son frère, qui le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Il passa auprès d'eux le reste de l'année. Ayant appris qu'on parloit d'envoyer du secours à Candie, il se rendit à la cour pour tâcher d'obtenir de l'emploi : mais l'armement n'eut pas lieu. Le roi nomma dans ce temps maréchaux de France les marquis de Créquy, de Bellefonds et d'Humières. Le

jour qu'ils devoient prêter serment, le chevalier de Tourville, qui avoit envie de voir cette cérémonie, se rendit dans l'antichambre du roi pour attendre le moment où elle se feroit. M. de Chateau-Regnaut, qui étoit un jeune officier de marine, s'approcha de lui, pour l'engager à aller ensemble faire leur cour au ministre. Le chevalier de Tourville lui dit qu'il avoit envie de voir prêter le serment aux nouveaux maréchaux de France. » Nous manquerons notre ministre, reprit M. de Chateau-Regnaut, pour nous être amusés à voir une cérémonie qui ne doit pas nous intéresser ; car, selon toutes les apparences, nous ne pouvons nous flatter, ni vous ni moi, de parvenir à cette dignité. Pourquoi non ! répondit le chevalier de Tourville : il faut toujours avoir en vue le plus haut degré dans la route que l'on suit, le désirer avec ardeur, et faire tout ce qui dépend de nous pour pouvoir un jour l'obtenir. Cette maxime, reprit M. de Chateau-Regnaut, est bonne à suivre pour ceux qui servent sur terre ; mais nous autres marins,

nous ne pouvons nous flatter d'un pareil honneur, et j'y compte si peu pour vous et pour moi, que je crois ne rien hasarder de vous promettre un diamant, lorsque vous serez maréchal de France : vous ne risquez pas davantage de m'en promettre un lorsque je le serai «. Le chevalier de Tourville accepta la proposition, et la suite prouva que M. de Chateau-Regnaut avoit tort de ne pas élever ses espérances plus haut qu'il ne faisoit.

Louis XIV, qui venoit de donner la paix à son royaume, travailloit à en faire goûter les fruits à son peuple : il diminua considérablement les impôts ; s'occupa du soin de rétablir la marine ; fit construire un grand nombre de vaisseaux ; mit des magasins dans ses ports. Le chevalier de Tourville étoit au comble de ses vœux de se voir au service de ce grand prince : il ne quittoit point la cour, pour n'être pas oublié si on faisoit quelque armement.

Le roi, sollicité par le pape, se détermina enfin à envoyer du secours à Candie que les Turcs assiégeoient depuis vingt-

quatre ans. Le chevalier de Tourville fit agir ses protections auprès du ministre pour n'être pas oublié : mais ces précautions étoient inutiles. Le roi, en nommant les officiers qui devoient être employés dans cet armement, se souvint de lui, dit au ministre de la marine : » Le chevalier de Tourville a souvent battu les Turcs, il sait comment il faut les attaquer : il est bon qu'il soit de cette expédition «. Il le nomma sur le champ pour commander un des vaisseaux. Le ministre l'en instruisit lui-même, en lui rapportant les termes de sa majesté. Le chevalier se rendit chez le duc de Beaufort, alors amiral, qui devoit commander la flotte ; partit promptement pour Toulon ; tint son vaisseau en état de mettre à la voile sitôt que l'amiral donneroit ses ordres. M. de Navailles qui devoit commander les troupes de débarquement, et M. le duc de Beaufort, arrivèrent à Toulon peu après le chevalier. Le premier fit la revue des troupes qui consistoient en douze régimens d'infanterie, un détachement de cinquante mousquetaires,

un autre de gardes-françoises. Le duc de Beaufort fit aussi celle des troupes de la marine et des équipages de la flotte. On mit à la voile le 5 juin. La navigation fut si heureuse, qu'on arriva devant Candie le 19 du même mois.

Morozini qui commandoit dans la place pour les Vénitiens, les fit saluer de toute son artillerie. Il envoya ensuite faire des complimens au duc de Beaufort et à M. de Navailles, et demander des troupes à ce dernier pour monter la garde. Dès la nuit même M. de Navailles alla voir cet officier et visiter avec lui les deux attaques. Il trouva celle du bastion Saint-André fort avancée ; il y avoit plus de trois mille Turcs logés dessus. A celle du quartier de la Sabionnière, les ennemis avoient conduit la tranchée jusqu'au pied d'un bastion et fait une brèche où trente hommes de front pouvoient passer. Il alla ensuite reconnoître la position du corps de l'armée turque ; remarqua que le gros de leurs troupes étoit posté au quartier St-André ; et qu'à celui de la Sabionnière, qui étoit

fort éloigné, il n'y avoit que dix mille hommes. Voyant qu'il étoit absolument nécessaire de rendre le port libre, il ne trouva d'autre moyen que d'attaquer les infidelles de ce dernier côté, parce que, si l'on pouvoit les en chasser, on viendroit plus facilement à bout d'attaquer le quartier Saint-André. Il s'aperçut en même temps que les Turcs se retranchoient avec soin de ce côté, qu'ils y avoient déjà élevé deux redoutes, et pris la résolution d'en former l'attaque, avant qu'ils eussent rassemblé leur cavalerie qui étoit dispersée. Il communiqua son projet au général Morozini qui lui promit trois mille hommes. L'attaque étant résolue, M. de Navailles voulut surprendre les ennemis, pressa le débarquement. Ses préparatifs étant faits, il demanda à Morozini les trois mille hommes qu'il lui avoit promis; mais Morozini les lui refusa, disant qu'il ne vouloit pas affoiblir sa garnison. Le duc de Beaufort lui donna quinze cents hommes de la marine et promit de faire tirer le canon des vaisseaux sur les deux attaques des Turcs.

Sitôt qu'il fut nuit, M. de Navailles se mit dans une chaloupe pour aller examiner le camp des Turcs par le derrière, où il avoit résolu de les attaquer : il alla ensuite reconnoître le fort Demetry par lequel il vouloit faire sortir les troupes ; forma sa disposition dans l'ordre suivant : il posta le corps de bataille sur une hauteur entre les deux camps des ennemis, pour en empêcher la communication. Il mit entre la première et la seconde ligne les cinquante mousquetaires et cent officiers réformés qui l'avoient suivi dans cette expédition. Les troupes de la marine, à la tête desquelles se mit le duc de Beaufort, sortirent par la gauche de la Sabionnière, où l'on avoit pratiqué deux ouvertures pour faciliter la sortie. M. de Navailles avoit, en outre, pris de justes précautions pour la retraite, en cas qu'on y fût forcé. Il avoit placé plusieurs pièces de canon dans le fort Demetry et porté deux bataillons de la marine à cinquante pas de la contrescarpe. Le duc de Beaufort avoit pris avec lui tous les officiers subalternes de la

flotte, et défendu aux capitaines de quitter leur bord ; ce qui fit beaucoup de peine au chevalier de Tourville qui désiroit d'être de l'attaque.

Tout étant disposé, M. de Navailles fit sortir les troupes par les deux ouvertures ; leur recommanda le silence. Elles marchèrent pendant une partie de la nuit, passèrent, sans être découvertes, par un défilé qui étoit assez près des ennemis ; arrivèrent dans une petite plaine à la pointe du jour, s'y mirent en bataille. Les premiers rangs, ne se trouvant qu'à la portée du mousquet des ennemis, marchèrent droit à eux, quoiqu'ils fissent un feu terrible. Ils les attaquèrent avec tant de vigueur, qu'ils les culbutèrent les uns sur les autres. La plus grande partie des Turcs se retira en désordre sur une montagne voisine ; une assez grande quantité se précipita dans la mer. Le duc de Beaufort croyant la victoire assurée, et qu'il étoit inutile de garder son poste, le quitta pour joindre M. de Navailles. Il rencontra un gros de Turcs qui pressoit un détachement de François,

l'attaqua avec beaucoup de valeur; mais il fut abandonné par les siens, et on n'a jamais su depuis ce qu'il étoit devenu.

Il y avoit cependant plus de deux heures que les François s'étoient rendus maîtres de ce quartier, lorsqu'il arriva un accident qui leur fit perdre un avantage qui auroit, selon les apparences, forcé les Turcs à lever le siége. Le feu prit, par hasard, aux poudres d'une batterie abandonnée par les ennemis : quantité d'officiers et de soldats y périrent ; l'ordre des compagnies des gardes fut rompu. Les Turcs qui s'étoient retirés sur la montagne s'aperçurent de ce désordre, reprirent courage, marchèrent contre les François. M. de Navailles les fit charger par la cavalerie qui plia d'abord. Il y alla lui-même, repoussa les Turcs et regagna sur eux du terrain ; mais ils revinrent à la charge avec du renfort, investirent notre corps de réserve; ce qui effraya nos troupes au point qu'elles se retirèrent avec précipitation. M. de Navailles, voyant qu'il ne pouvoit les rallier, fit battre la retraite. Ce fut le 25 juin 1669.

Les suites de cette entreprise auroient été tout-à-fait différentes, si le général Morozini avoit fourni les trois mille hommes qu'il avoit promis, ou du moins s'il avoit occupé les Turcs du côté de Saint-André et fait diversion. Le temps fut aussi très-contraire : il empêcha que les vaisseaux ne canonnassent les ennemis. Il y eut encore quelques petites actions ; mais les Turcs eurent toujours l'avantage, à cause de la supériorité du nombre. Enfin de six mille François qui étoient arrivés devant Candie, il n'en restoit plus que deux mille cinq cents en état de combattre. M. de Vivone, général des galères, et qui commandoit la flotte depuis la perte du duc de Beaufort, fit avertir M. de Navailles que les troupes diminuoient chaque jour, que l'armée navale et celle de terre périroient si l'on demeuroit plus longtemps. Sur cet avis M. de Navailles le fit prier d'assembler les officiers de marine, pour savoir ce qui restoit de vivres sur les vaisseaux et les galères, et par quels moyens on pourroit s'en procurer. M. de

Vivone trouva qu'il y en avoit à peine pour le retour. Alors on décida qu'il falloit s'embarquer promptement ; ce qu'on fit vers la fin du mois d'août, et on arriva en fort peu de temps à Toulon. Deux jours après le départ des François, le général vénitien rendit Candie par capitulation.

Nous sommes entrés dans quelques détails sur cette expédition, parce que c'est la première fois que notre héros fut employé au service de France. Il partit promptement de Toulon pour se rendre à la cour, y resta tout le courant de l'année 1670, accompagna le roi, qui fit cette même année un voyage en Flandre, pour visiter les villes d'Oudenarde, de Courtray, de Lille, de Dunkerque, de Gravelines, etc. Sa majesté lui fit plusieurs fois l'honneur de s'entretenir avec lui, principalement à Dunkerque où la conversation dura plus d'une heure. Sa majesté dit ensuite qu'elle avoit trouvé peu de personnes, dont l'entretien fût aussi intéressant que celui du chevalier de Tourville, et qui eussent l'esprit aussi juste.

Louis XIV, ayant reçu quelque mécontentement des Hollandois, résolut de leur déclarer la guerre ; fit des préparatifs sur mer et sur terre ; retourna en Flandre pour faire la revue de ses troupes et visiter ses ports. Les Hollandois sentirent que ces préparatifs se faisoient contr'eux : ils en furent alarmés, chargèrent leur ambassadeur à la cour de France de s'en éclaircir. Le roi lui répondit qu'il n'avoit à rendre compte de ses actions qu'à Dieu seul. Cette réponse fit sentir aux Hollandois que leurs alarmes étoient fondées ; dès-lors ils songèrent à se mettre en état de défense ; implorèrent le secours de leurs alliés ; tâchèrent de former de nouvelles ligues contre la France ; travaillèrent à équiper une flotte.

Le roi, de son côté, fit négocier auprès de l'empereur et des princes de l'empire, pour les engager à garder la neutralité, leur assurant que son intention étoit de maintenir le traité de Westphalie. L'empereur, qui étoit occupé en Hongrie contre les Turcs, écouta les propotitions du roi ;

roi ; fit avec lui un nouveau traité de paix par lequel il promettoit de ne point assister les Hollandois, pourvu que sa majesté très-chrétienne ne fit aucune entreprise sur les terres de l'empire. Le roi de Suède, Charles XI, avoit fait un traité d'alliance avec les Hollandois; mais Louis XIV réussit à le détacher d'avec eux et à lui faire contracter un nouveau traité avec lui. Il mit encore dans ses intérêts les ducs de Bavière, d'Hanovre et de Wirtemberg. La cour d'Espagne seule ne voulut pas accepter les propositions qui lui furent faites de la part de la France.

Le chevalier de Tourville, instruit des intentions du roi, restoit toujours à la cour et sollicitoit de l'emploi dans la guerre qui se préparoit. Louis XIV étoit justement irrité contre les Hollandois : enivrés de leurs richesses et de leurs succès, ils avoient eu l'imprudence de mécontenter leurs voisins. Cette république avoit fait frapper et distribuer des médailles injurieuses aux têtes couronnées. Une, entr'autres, représentoit la Hollande appuyée

sur des trophées, avec une inscription qui disoit que cette république avoit rétabli des rois sur le trône, nettoyé les mers, assuré le repos de l'Europe par la force de ses armes. Ces républicains avoient été jusqu'à représenter le roi d'Angleterre comme un prince fainéant et voluptueux. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, ils s'étoient vantés d'avoir sauvé les Pays-Bas et d'avoir arrêté Louis XIV dans le cours de ses conquêtes. Ils avoient fait frapper une médaille où on voyoit *Josué Benningue* avec un soleil au-dessus de sa tête et pour devise ces mots : *In conspectu meo stetit sol.* Ils vouloient exprimer par-là que la Hollande avoit arrêté Louis XIV dans sa course : il avoit le soleil pour devise. Ils négocioient dans toutes les cours de l'Europe pour former une ligue contre lui : ils étoient les auteurs de la triple alliance que le roi avoit eu l'habileté de rompre.

Louis XIV crut enfin que sa gloire demandoit qu'il tirât vengeance de ces outrages ; il leur déclara la guerre par un manifeste daté du 6 avril 1671, où il expli-

quoit les motifs de sa conduite. Il nomma les officiers généraux qui devoient commander les troupes en Flandre. On parloit beaucoup d'un armement sur mer. Le chevalier de Tourville résolut de mettre tout en usage pour être employé. Il savoit que le ministre de la marine étoit fort indisposé contre lui. Ce ministre avoit appris que le chevalier étoit bien reçu d'une femme qu'il aimoit beaucoup, et ne lui pardonnoit point de partager avec lui un cœur qu'il vouloit avoir tout entier. Le chevalier alla un jour le solliciter pour être employé dans l'armement qu'on se proposoit de faire ; le ministre le reçut si froidement, qu'il sentit que ce seroit en vain qu'il espéreroit quelque chose de sa part, même qu'il ne seroit jamais employé, tant qu'il auroit un ennemi de cette importance. Il eut l'idée de quitter la France pour chercher de l'emploi dans un autre pays, et ne pas rester dans l'inaction ; mais son honneur et l'amour de la patrie l'arrêtèrent. Il alla trouver M. de la Rochefoucault, son parent et son protecteur ; lui

fit l'aveu de ce qui s'étoit passé. M. de la Rochefoucault, qui connoissoit le caractère du ministre, dit au chevalier : » Vous venez me consulter, lorsque vous êtes dans le bourbier ; mais vous ne le faites pas avant de vous y mettre : que cela vous serve de leçon pour l'avenir : ne vous attirez jamais à dos le ministre, si vous voulez parvenir. Ne vous alarmez cependant pas, je parlerai aujourd'hui à votre ministre, je verrai ce que je pourrai obtenir de lui, et je vous en rendrai compte demain au matin «.

M. de la Rochefoucault avoit beaucoup de jugement, il sentoit qu'un jeune homme est excusable d'aimer une femme aimable ; mais qu'il est très-coupable aux yeux de celui auquel il enlève son cœur. Il se rendit dès le jour même chez le ministre de la marine, comme il l'avoit promis au chevalier. Ce seigneur étoit aimé et estimé à la cour, et avoit acquis le droit de dire librement sa pensée. Il prit le ministre en particulier, lui dit : » Je viens vous parler d'une dame que vous avez tendrement

aimée : avouez qu'on est bien à plaindre quand on aime comme vous faites. Il arrive souvent que l'amour nous fait faire des folies, mais il est étonnant que l'on continue d'en faire lorsqu'on cesse d'être amoureux. Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, répondit le ministre, expliquez-vous. C'est de madame de ***, reprit M. de la Rochefoucault, que je veux vous parler. Je n'ignore point que vous l'avez tendrement aimée. Je ne vous en blâme point, elle méritoit de l'être ; mais je sais aussi que vous étiez jaloux du chevalier de Tourville, et que vous lui vouliez du mal, quoique vous ne fussiez plus amoureux de cette dame. Depuis sa mort vous conservez même des sentimens de haine contre le chevalier qui, dans le fond, ne vous a rien fait, qui est très-brave, bon officier, et qui servira certainement bien le roi. Voilà en quoi vous avez tort «.

» Je serois blâmable, répondit le ministre, si la chose étoit telle que vous la présentez ; mais je ne suis point fâché contre

le chevalier de Tourville, parce que madame de *** l'a aimé et l'a préféré à moi. Mon aliénation contre lui auroit cessé lorsque j'aurois cessé d'aimer ; mais il m'a trompé, il a voulu, de concert avec cette dame, me faire croire qu'il étoit son parent, afin de me rendre plus facilement leur dupe, dans le temps même que j'ouvrois mon cœur au chevalier. J'appris ensuite par la mère de cette dame que non seulement il n'étoit point de ses parens, mais qu'il n'étoit même pas de la famille «.

C'est une ruse qu'emploient ordinairement deux jeunes personnes qui s'aiment et qui cherchent à tromper un homme en place, ou un homme riche qui peut les gêner.

M. de la Rochefoucault trouva bientôt une réponse : son esprit lui suggéra celle-ci : » Lorsque la mère de cette dame vous tint ce discours, répondit-il au ministre, elle avoit ses raisons. Le père du chevalier de Tourville avoit eu un procès contr'elle ; ce qui l'a si fort irritée contre tous ceux de

sa famille, qu'elle n'a jamais voulu les voir depuis, ni les reconnoître pour ses parens «.

» Si cela est ainsi, répliqua le ministre, je n'ai plus lieu d'être fâché contre le chevalier de Tourville ; je lui rends mon amitié, et je l'obligerai dans toutes les occasions pour réparer l'injustice que je lui faisois. Vous pouvez l'assurer de mon estime, et que je ne l'oublierai point dans la liste des officiers de marine qu'on va employer «.

Monsieur de la Rochefoucault rendit compte au chevalier de ce qui s'étoit passé chez le ministre à son sujet, et de la manière dont il s'y étoit pris pour persuader à ce seigneur qu'il étoit effectivement parent de la dame dont on a parlé. Le lendemain le chevalier alla faire sa cour au ministre, qui l'appella aussitôt qu'il l'aperçut, lui dit d'un air gracieux : *M. le chevalier, vous serez employé dans l'armée navale ; préparez-vous à partir.* Le comte d'Estrées, vice-amiral, devoit commander la flotte destinée à joindre celle des Anglois

qui étoit composée de quarante vaisseaux de guerre, de plusieurs frégates, de quelques brûlots, et commandée par le duc d'Yorck, frère du roi d'Angleterre et qui lui succéda sous le nom de Jacques II, qui se réfugia en France, où il mourut et où il est enterré.

La flotte de France ne tarda pas à mettre à la voile. Elle étoit composée de cinquante vaisseaux de guerre, de plusieurs frégates et d'un assez grand nombre de vaisseaux de transport. Elle joignit celle d'Angleterre à l'île de Wich, où étoit le rendez-vous. Après cette jonction, ces deux flottes allèrent chercher celle de Hollande qui étoit de soixante-douze vaisseaux de guerre, de quarante autres bâtimens, tant brûlots que barques d'avis, et commandée par l'amiral Ruiter. Celles de France et d'Angleterre la rencontrèrent, restèrent en présence plusieurs jours, et s'en séparèrent sans combattre. Les deux flottes combinées allèrent à Solsbaye, sur la côte d'Angleterre, pour faire de l'eau : celle de Hollande, ayant l'avantage du vent, y fit

voile, dans l'intention de les y surprendre. Le vaisseau de garde fit les signaux pour avertir que l'ennemi approchoit. Le duc d'Yorck fit ceux de bataille. Le chevalier de Tourville étoit à l'avant-garde que commandoit le comte d'Estrées qui avoit en tête le vice-amiral Bankert. Le duc d'Yorck se mit à la tête du corps de bataille et étoit opposé à l'amiral Ruiter. Les deux flottes se trouvèrent en présence vers les six heures du matin : le vice-amiral Bankert attaqua le comte d'Estrées avec l'avant-garde. Le vaisseau du chevalier de Tourville soutint le feu des ennemis avec une fermeté incroyable. Ruiter se porta sur le corps de bataille où commandoit le duc d'Yorck : ils se battirent pendant plusieurs heures avec tant de valeur et d'opiniâtreté, qu'ils furent obligés tous deux de changer de vaisseau. Les Hollandois soutinrent jusqu'au soir les efforts des deux flottes combinées : le vent ayant changé, au coucher du soleil, le comte d'Estrées en profita ; fit recommencer l'attaque avec une nouvelle ardeur. Le chevalier de Tour-

ville força celui contre lequel il avoit à faire, de prendre la fuite. Les autres vaisseaux hollandois en firent autant; mais la nuit étoit si obscure, que les deux flottes combinées ne purent les poursuivre : elles se retirèrent vers la Tamise. Les Hollandois perdirent dans ce combat deux vaisseaux de 70 pièces de canon. Le vice-amiral anglois Sand-Wick fut submergé avec le vaisseau qu'il commandoit.

Le duc d'Yorck et le comte d'Estrées donnèrent dans cette occasion des preuves de courage et de prudence. Le chevalier de Tourville s'y distingua au point que le comte d'Estrées, écrivant au roi pour lui annoncer le gain de cette bataille, donna de grands éloges à ce chevalier. Lorsque la flotte françoise fut arrivée à Brest, le chevalier alla à Saint-Germain où le roi étoit retourné après une campagne des plus glorieuses en Flandre : le ministre de la marine donna au chevalier les plus grandes marques d'estime et d'amitié.

L'empereur et le roi d'Espagne, cédant aux sollicitations des Hollandois, firent

des préparatifs de guerre contre la France. Louis XIV prit les précautions qu'il crut nécessaires pour continuer la guerre avec le même succès qu'il l'avoit commencée. Il mit cette année trois armées en campagne, c'étoit en 1673; fit équiper une flotte de trente vaisseaux de guerre, de sept frégates, de treize brûlots et de quelques galiotes, sous les ordres du comte d'Estrées. Il eut encore ordre de joindre celle d'Angleterre.

Le comte d'Estrées avoit conçu beaucoup d'estime et d'affection pour le chevalier de Tourville; il pria le roi de l'employer dans la flotte: sa majesté lui répondit qu'elle l'avoit déjà nommé pour y commander un vaisseau; que c'étoit un bon officier, qu'elle vouloit l'employer dans toutes les occasions qui se présenteroient. L'armée navale de France partit vers le milieu du mois de mai et joignit dans la Manche celle du roi d'Angleterre qui étoit alors aux ordres du prince Robert. Ces deux flottes partirent le 30 du même mois pour aller chercher celle de Hollande qui étoit sur ses côtes.

L'amiral Ruiter, qui la commandoit, avoit ordre de ne pas les abandonner et d'empêcher que les ennemis ne fissent une descente en Hollande ; ce qui paroissoit être leur projet. Le comte d'Estrées commandoit l'avant-garde, dans laquelle étoit le chevalier, le prince Robert étoit au corps de bataille, et l'amiral Sprach conduisoit l'arrière-garde. Le comte d'Estrées aperçut la flotte hollandoise qui étoit à l'ancre devant Schoonveld. Le prince Robert résolut de l'attaquer le 7 de juin 1673, se mit en ordre de bataille, fit prendre à sa flotte la forme d'un croissant : le comte d'Estrées occupoit la droite avec son avant-garde, l'amiral Sprach la gauche, le prince Robert se mit au milieu. L'amiral Ruiter régla son ordre de bataille sur celui des ennemis, se mit au milieu du croissant, opposa le vice-amiral Tromp au comte d'Estrées, et le vice-amiral Bankert au vice-amiral Sprach.

Le comte d'Estrées, voulant séparer Tromp du reste de la flotte hollandoise, le fit attaquer par le chevalier de Tourville. Celui-ci alla dessus avec tant de courage

courage et d'impétuosité, qu'il seroit venu à bout de son projet, si Ruiter n'étoit venu au secours de Tromp. Alors le comte d'Estrées fut obligé de combattre contre Tromp et contre Ruiter en même temps. Le courage étoit égal de part et d'autre; le carnage devint affreux. Le prince Robert, voyant que tout le feu de l'action tomboit sur le comte d'Estrées, alla promptement à son secours. Ruiter avança contre lui : les deux armées, à l'exemple de leurs chefs, se portèrent l'une sur l'autre : chaque vaisseau prit le sien. Le chevalier pressoit si fort celui contre lequel il combattoit, qu'il en seroit venu à l'abordage et l'auroit pris, si un autre vaisseau de la flotte hollandoise n'étoit venu à son secours; mais il ne lâcha pas prise qu'il ne l'eût coulé à fond. Le combat dura depuis six heures du matin jusqu'à la nuit avec une fureur et un acharnement égal de part et d'autre. Le comte d'Estrées qui avoit vu que Ruiter, par sa présence, lui avoit fait perdre tout son avantage sur Tromp, étoit retourné sur ce vice-amiral, lorsque

Ruiter s'étoit engagé une seconde fois avec le prince Robert et l'avoit attaqué avec le même succès; ce qui avoit obligé Ruiter de quitter encore le prince pour aller au secours de Tromp.

L'amiral hollandois ayant réparé les choses par sa présence ; étoit retourné contre le prince Robert, et avoit maltraité son vaisseau au point qu'il faisoit eau de toutes parts, et commençoit à s'enfoncer : on lui avoit conseillé d'en monter un autre ; mais ce prince, craignant que cette manœuvre n'effrayât les siens, étoit resté sur son bord et avoit continué de combattre avec la même intrépidité. Enfin la nuit ayant fait cesser le combat, comme nous l'avons dit, les flottes se retirèrent en divers ports. Les Anglois perdirent deux vaisseaux de guerre avec quelques autres bâtimens ; on coula à fond deux gros vaisseaux hollandois, deux frégates et trois brûlots. Celui contre lequel le chevalier de Tourville avoit combattu fut du nombre des deux gros qui périrent.

Lorsque l'amiral Ruiter eut réparé sa

flotte, il se mit en pleine mer à dessein de chercher les flottes combinées et de prendre sa revanche. Il les rencontra bientôt : elles le cherchoient elles-mêmes ; le combat commença avec beaucoup de courage de part et d'autre et dura pendant quatre heures. La perte ne fut cependant pas considérable : les François prétendirent que, si les Anglois les avoient secondés, les Hollandois auroient été battus complètement. L'armée des deux couronnes se retira sur les côtes d'Angleterre pour se radouber et remit en mer sitôt qu'elle fut prête. L'amiral Ruiter reçut ordre des états généraux d'éviter le combat et de se contenter uniquement de garder les côtes de Hollande. Les flottes combinées suivirent dans leur marche le même ordre que dans les batailles précédentes. Elles la dirigèrent vers Schoonveld, où l'amiral Ruiter se tenoit toujours posté. Le prince Robert, en l'abordant, lui lâcha plusieurs coups de canon, pour l'engager au combat. Voyant que ses tentatives étoient inutiles, il continua sa route, dans le

dessein de chercher un endroit propre à faire une descente.

Les états généraux recurent alors avis que leur flotte des Indes étoit près d'arriver ; ils révoquèrent l'ordre qu'ils avoient donné à Ruiter ; lui envoyèrent celui d'attaquer les ennemis, afin que la flotte des Indes pût passer pendant le combat. Ruiter ne mit pas, tout de suite, ces derniers ordres à exécution, parce que le vent lui étoit contraire ; mais sitôt qu'il fut changé, il leva l'ancre, suivit les ennemis qui avoient pris la route d'Amsterdam. Lorsque le prince Robert en fut instruit, il résolut de l'attendre ; mais Ruiter se tint au dessus du vent, évita le combat et chercha seulement à se mettre en état de secourir la flotte des Indes, en cas qu'elle en eût besoin. Les deux armées demeurèrent en présence pendant deux jours : le prince Robert vouloit livrer combat ; mais le vent lui étoit si contraire, qu'il ne pouvoit avancer. En vain il chercha à remédier à cet inconvénient : enfin le vent changea ; Ruiter se hâta de gagner les bancs, où le

prince n'osa le poursuivre, et se rendit à Vlie. Lorsqu'il y étoit, un vaisseau de la flotte des Indes, richement chargé, se jeta au milieu de son armée : il ignoroit que la guerre étoit déclarée. Les Hollandois, craignant que le reste de leur flotte des Indes n'essuyât le même sort, envoyèrent à Ruiter des ordres pressans de tout hasarder pour empêcher ce malheur.

Cet amiral, ayant appris en même temps, que la flotte des deux couronnes s'étoit rendue devant le Texel, leva l'ancre, y fit voile dans l'intention de combattre. La flotte combinée alla au devant de lui. Le prince Robert fit dire au comte d'Estrées de commencer l'action : mais la nuit qui survint fut cause qu'on remit l'attaque au lendemain. Dès que le jour parut, le comte d'Estrées attaqua, sépara plusieurs vaisseaux hollandois de leur flotte ; mais elle se hâta de venir à leur secours : alors le combat devint terrible. Le prince Robert voulut aller au secours du comte d'Estrées ; mais il se trouva environné par une multitude de vaisseaux ennemis, et dans un si

grand danger, qu'il fut obligé de demander du secours par les signaux. Plusieurs vaisseaux y vinrent ; on se battit avec fureur dans cet endroit, et il y périt beaucoup de monde. Une escadre hollandoise perça celle du comte d'Estrées, malgré les efforts qu'il fit pour l'en empêcher. Pendant ce temps le vice-amiral Sprach étoit aux prises avec Bankert, vice-amiral hollandois, et se trouvoit dans une plus grande détresse encore que le prince Robert. Enfin, après s'être défendu avec un courage héroïque et avoir changé deux fois de vaisseau, il se noya. La nuit fit cesser le combat ; chacun se retira de son côté, afin de sauver les vaisseaux qui étoient le plus endommagés. Dans cette action le chevalier de Tourville combattit toujours avec avantage contre deux vaisseaux ennemis qui le pressoient vivement. Il se rendit à la cour, lorsque les flottes furent rentrées dans leurs ports.

Le comte d'Estrées, en rendant compte au roi des deux dernières actions, lui assura que le chevalier de Tourville étoit

un des meilleurs officiers que sa majesté eût dans la marine ; qu'il étoit capable de commander ; alla même jusqu'à dire qu'il ne connoissoit personne qui eût plus de valeur et d'intrépidité que lui dans un combat de mer ; qu'il avoit en même temps beaucoup de prudence et connoissoit parfaitement la manœuvre. Quelques jours après, le roi, en sortant de la messe, l'aperçut, lui dit qu'il étoit satisfait de ses services, qu'on lui en avoit rendu bon témoignage. Le ministre lui donna aussi des marques de son estime et de la confiance qu'il avoit en lui. Il le consulta sur le dessein qu'il avoit d'engager le roi à mettre en mer, l'année suivante, une nouvelle armée navale, quoique l'Angleterre se détachât de l'alliance qu'elle avoit faite avec la France, comme on le soupçonnoit. Le chevalier lui représenta que les Hollandois avoient une marine formidable ; que dans les deux dernières campagnes, les flottes de France et d'Angleterre combinées avoient à peine remporté quelques avantages sur eux ; que d'ailleurs, leur

amiral Ruiter étoit un des plus grands hommes de mer qu'il y eût ; enfin que si l'Angleterre se joignoit à la Hollande contre la France, ce qui sembloit devoir arriver, il faudroit que cette dernière puissance eût en mer une armée plus forte au moins du double, que celle des années précédentes. Il ajouta que, si le roi ne jugeoit pas à propos d'entretenir un nombre si considérable de vaisseaux, il faudroit se tenir sur la défensive, garder les ports et les côtes pour empêcher une descente. Le ministre trouva ce conseil si sage, qu'il le suivit.

Le chevalier de Tourville apprit la mort de son second frère au commencement de l'année 1674 : il aimoit sa famille autant qu'il en étoit aimé ; ce qui l'engagea à se rendre à Tourville pour pleurer cette perte avec sa mère et son frère aîné ; mais il retourna bientôt à la cour, d'où il étoit intéressant pour lui de ne pas se tenir long-temps éloigné.

Ce fut cette année que l'empereur, le roi d'Espagne, l'Angleterre et plusieurs

princes d'Allemagne se joignirent à la Hollande et se liguèrent contre la France. Le roi, pour faire face à tant d'ennemis, mit quatre armées de terre sur pied; en envoya une en Flandre, sous les ordres du prince de Condé; une en Allemagne, commandée par M. de Turenne; une en Roussillon, à la tête de laquelle étoit le comte de Schomberg. Sa majesté prit le commandement de la quatrième; passa dans la Franche-Comté qui appartenoit alors aux Espagnols; en fit la conquète avec une si grande rapidité, que toute l'Europe en fut étonnée.

Pour ce qui regardoit la marine, le marquis de Seignelai, ayant réfléchi sur ce que le chevalier de Tourville lui avoit dit, engagea le roi à ne point mettre cette année d'armée navale en mer, à se contenter de pourvoir à la sûreté des côtes. On fit cependant équiper une escadre à Toulon pour soutenir le siége de Roze, que le roi vouloit qu'on entreprìt. M. le duc de Vivonne en eut le commandement, et le chevalier de Tourville fut nommé un des

premiers pour commander un vaisseau : il se rendit promptement à Toulon ; mais l'échec que M. le comte de Schomberg reçut dans le Roussillon, fit changer le projet qu'on avoit formé contre Roze. Le chevalier de Tourville se hâta de retourner à la cour et d'aller voir le ministre. M. de Seignelai, qui l'aimoit et l'estimoit, lui dit : » Je suis bien-aise de vous voir ; mais si vous n'aviez pas tant pressé votre retour, vous auriez reçu des ordres qui vous auroient épargné la peine de retourner à Toulon, comme il faudra que vous le fassiez «. Il ne s'expliqua pas davantage ; mais deux jours après, il lui dit : » Le roi a envoyé ordre d'armer à Toulon une escadre de six vaisseaux de guerre, quantité de flûtes et de barques longues, chargées de vivres et de munitions : MM. les chevaliers de Valbelle et de Valavoir doivent la commander. Sa majesté envoie ce secours aux Messinois révoltés contre le roi d'Espagne, et qui ont imploré la protection de la France. Vous êtes nommé pour commander un des six vaisseaux : dis-

posez-vous à partir promptement pour Toulon : l'escadre sera bientôt prête à mettre en mer ».

Le chevalier de Tourville se rendit en diligence à Toulon, MM. de Valbelle et de Valavoir y arrivèrent peu de temps après lui : on mit à la voile, et l'escadre arriva à Messine vers la fin du mois de septembre. Le secours qu'elle porta aux Messinois n'étoit pas considérable : le roi vouloit, avant de faire de plus grandes dépenses pour eux, savoir quelles étoient leurs forces. L'escadre ne portoit qu'un petit nombre de troupes de débarquement et une certaine quantité de blé dont ils avoient besoin.

Les révoltés, avant l'arrivée du chevalier de Valbelle, s'étoient rendus maîtres de tous les forts de Messine, à l'exception de celui de St-Salvador. Les Espagnols qui étoient dans cette ville, avoient demandé, de leur côté, du secours au vice-roi de Naples et aux puissances voisines, alliées de la couronne d'Espagne : ils en reçurent treize galères, dont cinq de Malthe, cinq

de l'état de Gênes, et les trois autres de Naples. Ces forces se joignirent aux vaisseaux que le roi d'Espagne leur envoya. Ils étoient chargés de troupes qu'on avoit embarquées en Catalogne, sous les ordres de dom Bertrand de Guevara ; et qui avoit ordre d'empêcher le débarquement des troupes que le roi de France se disposoit à envoyer au secours des Messinois. Le chevalier de Valbelle en ayant été informé, avant même de partir de Toulon, fit ses dispositions en conséquence. Il chargea le chevalier de Tourville de commander l'avant-garde, confia l'arrière-garde à M. de Valavoir, et se mit au centre. L'escadre passa devant celle d'Espagne qui ne fit aucun mouvement pour l'attaquer. Le chevalier de Valbelle fit son débarquement, proposa aux Messinois d'assiéger le fort de St-Salvador, leur promit de les seconder de tout son pouvoir. Ils suivirent son avis, et le gouverneur rendit le fort après quelques jours de défense.

Louis XIV, informé que les Espagnols se disposoient à faire marcher des forces

considérables contre les Messinois, résolut d'envoyer à ceux-ci des secours plus formidables que ceux de l'année précédente, quoiqu'il eût presque toute l'Europe contre lui. Ce nouveau secours consistoit en neuf vaisseaux de guerre, une frégate, trois brûlots et un nombre considérable d'autres bâtimens : on en confia le commandement au duc de Vivone, avec ordre de prendre la qualité de vice-roi de Messine. La flotte des Espagnols étoit composée de vingt vaisseaux de guerre, de dix-sept galères, et commandée par le marquis de Viso, qui s'étoit posté de manière à fermer entièrement l'entrée de Messine.

Le duc de Vivone arriva le 11 janvier 1675 à la vue du fare. Voyant qu'il ne lui étoit pas possible d'entrer dans Messine, sans livrer bataille aux Espagnols, il résolut de les attaquer, malgré la supériorité de leur nombre. Le chevalier de Valbelle, instruit de son arrivée, et voyant l'impossibilité où il étoit de le faire entrer dans le port sans livrer combat aux Espagnols, fit armer six vaisseaux qui étoient dans le

port de Messine, pour aller au devant du duc. Les Espagnols, voyant que les François se préparoient à les attaquer, firent leurs dispositions pour les recevoir. Se fiant sur la supériorité de leur nombre, ils résolurent même de les attaquer. Le combat fut opiniatre et l'avantage disputé pendant quelque temps. Le chevalier de Tourville, qui faisoit l'avant-garde de l'escadre de M. de Valbelle, sortit du fare, suivi par les cinq autres vaisseaux; tomba sur les Espagnols au plus fort du combat; les prit par derrière et commença à les mettre en désordre. Il se trouva forcé de combattre contre deux vaisseaux; le fit avec tant de vigueur et de présence d'esprit, qu'il en coula un à fond et força l'autre de se larguer pour se radouber.; ce qui jeta l'épouvante dans l'armée espagnole. M. de Vivone, secondé par le marquis du Quesne, profita de ce moment, attaqua l'ennemi avec tant de vigueur, qu'il le força de reculer, de prendre la fuite et de se retirer à Naples. Quatre vaisseaux des Espagnols avoient été coulés à fond, et le

nombre d'hommes qu'ils avoient perdus étoit considérable. Le duc de Vivone entra triomphant dans Messine et y prit la qualité de vice-roi. Les vivres qu'il avoit apportés soulagèrent beaucoup les Messinois et les entretinrent quelque temps dans la révolte ; mais la conduite du duc et de la plupart des officiers mécontenta les habitans, au point qu'ils se repentirent de leur révolte et se proposèrent de rentrer sous la domination de l'Espagne. Ils formèrent une conspiration contre les François.

Le chevalier de Tourville étoit logé chez un des principaux bourgeois ; il avoit gagné son amitié, au point que ce bourgeois l'avertit de tout ce qui se tramoit contre les François ; lui dit que les habitans, avant de faire des propositions au roi d'Espagne, avoient jugé à propos d'envoyer à la cour de France deux des principaux habitans pour se plaindre de la conduite que M. le duc de Vivone tenoit à leur égard. Le chevalier de Tourville informa le duc du complot qu'on tramoit contre lui. Le duc profita de cet avis et

écrivit promptement au ministre pour se justifier. L'officier qu'il chargea de sa lettre, fit tant de diligence, que les députés de Messine trouvèrent le roi prévenu. Sa majesté sentoit qu'il étoit de son intérêt que la révolte des Messinois durât; elle chercha à les appaiser, leur promit de nouveaux secours et leur en envoya effectivement, avec un renfort de troupes assez considérable.

Le duc de Vivone se servit de ce renfort pour faire des conquêtes en Sicile, où il prit plusieurs places. Charles II, roi d'Espagne, qui venoit d'être déclaré majeur, fit prier les Hollandois d'envoyer du secours en Sicile. Ruiter se rendit dans la mer Méditerranée avec vingt-quatre vaisseaux de guerre, quatre brûlots et quatre barques. Sa présence ranima les Espagnols : ils reprirent plusieurs places en Sicile.

Ce fut à peu près dans ce temps que le roi fit une promotion de maréchaux de France; nomma les ducs de Navailles, de Vivone, de Duras, de Schomberg, de la Feuillade, de Luxembourg, et le comte

d'Estrades. Le corps de la marine fit de grandes réjouissances à l'occasion du duc de Vivone, parce que c'étoit le premier de leur corps qui étoit honoré de cette dignité : jusqu'alors le service de mer ne l'avoit procurée à personne. Lorsque la nouvelle en fut venue à Messine, le chevalier de Tourville alla féliciter M. de Vivone. Ce duc lui dit : » Je souhaite, M. le chevalier, pouvoir, un jour, vous faire un pareil compliment. Si Dieu nous conserve tous deux, je ne désespère pas de le faire. Votre mérite vous procurera immanquablement cette dignité, puisqu'on commence à la donner aux officiers de marine «. Le roi fit aussi une promotion dans la marine et éleva le chevalier de Tourville à la dignité de chef-d'escadre. Il en apprit la nouvelle par M. le marquis de Seignelai, qui lui écrivit une lettre conçue en ces termes : » Le roi vient de vous faire, monsieur, chef-d'escadre ; c'est une preuve de la satisfaction qu'il a de vos services, et de la justice qu'il rend à votre mérite. Je vous en félicite et me fais un plaisir de vous

l'apprendre, par la part que je prends à ce qui vous regarde et à l'amitié avec laquelle je suis, etc. «

Le maréchal de Vivone envoya M. de Quesne en cour, afin d'obtenir de nouveaux secours. Le roi fit équiper vingt vaisseaux de guerre, six brûlots et quelques autres bâtimens chargés de vivres et de munitions, en donna le commandement au dernier.

Les détails de cette expédition appartiennent à la vie de M. du Quesne. Nous nous bornerons à dire ici que le chevalier de Tourville y donna les plus grandes preuves de courage et de capacité. Ruiter en fit lui-même l'éloge.

Le roi laissa sa flotte toute l'année 1677 dans l'inaction à Messine, parce que les ennemis n'avoient point d'armée navale dans la Méditerranée, et qu'il étoit maître de tout le pays. Le chevalier de Tourville étoit d'un caractère trop bouillant pour rester dans l'oisiveté ; il écrivit plusieurs lettres au ministre de la marine pour obtenir son rappel ; mais ce seigneur lui répon-

dit qu'il ne pouvoit lui accorder sa demande, parce que le roi ne se proposoit pas d'avoir une autre flotte que celle qui étoit à Messine, et que les puissances actuellement en guerre étoient sur le point de faire la paix. Cette réponse l'affligea ; elle lui ôtoit tout espoir de se signaler.

Il étoit encore dans l'âge où un cœur s'enflamme facilement : pendant tout le temps qu'il étoit resté à Messine, il n'avoit songé qu'à remplir son devoir et à mériter les dignités auxquelles il aspiroit ; mais ce repos, cette oisiveté où il se voyoit abandonné, donnèrent à ses passions la facilité de parler. Il s'aperçut que la fille de celui chez qui il demeuroit à Messine étoit belle, il en devint amoureux ; mais un autre possédoit le cœur de cette jeune personne. Elle lui en fit l'aveu, le pria même de faire usage du crédit que sa douceur, son honnêteté, lui avoient acquis sur l'esprit de son père, pour obtenir de lui qu'il consentit à son union avec son amant. Le chevalier de Tourville avoit l'ame trop élevée pour descendre aux foiblesses de la

jalousie : l'aveu de cette jeune fille, la confiance qu'elle marqua en sa probité, devinrent pour elle le gage de sa sûreté. Celui qui avoit tant de fois vaincu les Turcs, qui venoit de triompher des Espagnols, des Hollandois, croit devoir se vaincre lui-même, il satisfait aux désirs de la jeune Messinoise, demande avec empressement et obtient le consentement de son père pour son union avec son amant. Les hommes véritablement grands le sont par-tout : le chevalier de Tourville le prouva dans cette conjoncture.

La guerre continuoit ; le chevalier de Tourville n'étoit point employé et son impatience augmentoit ; il se regardoit comme exilé dans la Sicile. Enfin les puissances qui étoient en guerre, se trouvant disposées de part et d'autre à la paix, Louis XIV rappella les troupes et les vaisseaux qui étoient restés à Messine.

Lorsque la flotte fut arrivée à Toulon, le chevalier de Tourville se hâta de se rendre à la cour et d'aller voir le ministre de la marine qui le reçut avec accueil ; lui dit

qu'il ne l'auroit pas laissé si long-temps à Messine, si M. le maréchal de Vivone n'avoit demandé qu'il restât auprès de lui, parce qu'il en avoit besoin ; que la paix étant près de se faire, il n'auroit pas eu occasion de l'employer ; mais qu'il profiteroit de la première qui se présenteroit pour lui donner des marques de son estime et de son amitié.

La paix fut en effet signée le 10 août 1678, avec la Hollande, le 17 septembre suivant avec l'Espagne, et avec l'empereur le 5 de février 1679. Le roi d'Espagne accorda une amnistie générale aux Messinois, avec ordre à tous ceux qui s'étoient réfugiés en France de retourner promptement en Sicile.

Le chevalier de Tourville, voyant que la paix le mettoit dans l'inaction, alla à Tourville, dans le dessein de passer au milieu de sa famille tout le temps qu'elle dureroit; mais il reçut sur la fin de l'année une lettre du ministre, qui l'obligea de retourner à la cour. Lorsqu'il y fut arrivé, ce ministre lui dit que le roi avoit formé

le projet de visiter ses ports ; que la reine seroit du voyage ; qu'il vouloit procurer à leurs majestés le plaisir de voir toutes les manœuvres et les différentes manières de combattre sur mer ; qu'il avoit ordonné de faire équiper dans le port de Dunkerque un vaisseau et plusieurs frégates, et en même temps jeté les yeux sur lui pour les commander, parce qu'il le regardoit comme l'officier de marine le plus en état de remplir son projet ; qu'il vouloit d'ailleurs lui fournir l'occasion de faire sa cour au roi, de montrer à sa majesté son intelligence et sa capacité. Il le pria de se rendre promptement à Dunkerque et d'avoir soin que tout fût prêt lorsque leurs majestés y arriveroient. Le chevalier sentit alors combien M. de Seignelai lui étoit attaché, puisqu'il lui donnoit la préférence sur les autres officiers de la marine pour amuser le roi, et lui procuroit en même temps l'occasion de développer ses talens aux yeux de ce monarque ; le chevalier se rendit à Dunkerque avec la plus grande diligence possible.

Leurs majestés et toute la cour s'y rendirent vers le milieu du mois de mars 1680. Le chevalier qui montoit un très-beau vaisseau, leur fit d'abord voir toutes les manœuvres ; ce qui fut pour le roi, la reine et toute la cour, un spectacle d'autant plus agréable, qu'il leur étoit nouveau. La première manœuvre fut celle des voiles ; ensuite il fit faire aux soldats l'exercice des armes ; représenta un combat naval ; montra la manière de monter à l'abordage. Le lendemain on imita un combat entre deux frégates, que le chevalier de Tourville avoit fait préparer. Le roi et la reine étoient chacun dans une galiote, accompagnés des princes, princesses, seigneurs et dames de la cour. Le chevalier de Tourville tenoit le gouvernail de la galiote du roi, et M. de Relingue celui de la galiote de la reine. La mer étoit assez calme, et il n'y avoit de vent que ce qu'il en falloit pour mettre les frégates en mouvement. Elles se canonnèrent pendant une heure ; prirent alternativement le vent l'une sur l'autre. Le chevalier de Tourville expli-

quoit au roi toutes les opérations. Le combat étant achevé, le roi et la reine firent des largesses aux équipages, et témoignèrent leur satisfaction au chevalier de Tourville. Le roi visita ensuite ses villes frontières et retourna à Versailles.

L'année suivante, qui étoit 1681, le roi, voulant récompenser le chevalier de Tourville de ses services et lui donner en même temps des marques éclatantes de sa satisfaction, le nomma lieutenant-général de ses armées navales. Sa majesté fit équiper une escadre à Toulon, en donna le commandement à M. du Quesne, envoya le chevalier de Tourville avec lui; leur ordonna d'aller contre les corsaires de Tripoli qui infestoient les côtes de Provence et troubloient le commerce. Ils ne tardèrent pas à rencontrer plusieurs de ces corsaires, les attaquèrent et les coulèrent à fond. Ils épouvantèrent tellement les autres, qu'ils se retirèrent dans leurs ports et n'osèrent plus se mettre en mer. L'escadre françoise rentra à Toulon.

Le divan d'Alger ayant déclaré au consul

sul de la nation françoise qu'il jugeoit à propos de rompre la paix avec la France et de faire partir douze vaisseaux armés en guerre contre les marchands françois, sa majesté résolut de punir cette insolence avec la dernière sévérité. Elle fit équiper une flotte composée d'onze vaisseaux de guerre, de quinze galères, de cinq galiotes à bombes, de trois brûlots, de quelques flûtes et tartanes : il y avoit sur chaque galiote deux mortiers et quatre pièces de canon. Elle en donna le commandement à M. du Quesne, avec ordre d'aller bombarder Alger. Le chevalier de Tourville servit encore sous lui. Nous renvoyons les détails de cette expédition à la vie de M. du Quesne, qui, en rendant compte au roi de son opération, fit de si grands éloges du chevalier de Tourville, que sa majesté voulut le voir. M. de Seignelai le conduisit lui-même dans le cabinet du roi. Sa majesté dit au chevalier qu'elle avoit dessein d'envoyer l'année suivante une flotte encore plus forte contre les Algériens, pour détruire entièrement leur ville ; mais que

tous les contre-temps qu'on avoit essuyés l'étonnoient ; qu'elle n'auroit pas cru que les vents fussent si dangereux sur cette rade. Le chevalier répondit à sa majesté que la rade d'Alger étoit sujette à des courans et à des vents orageux, mais que ce n'étoit que pendant certains temps ; que pour les éviter, il seroit à propos que sa majesté y envoyât son armée de meilleure heure que cette année ; que les Algériens, qui avoient déjà commencé à sentir les effets de sa puissance, malgré tous les contre-temps qui étoient survenus, auroient lieu de se repentir de leur témérité, lorsqu'ils seroient attaqués dans un temps plus favorable. Le roi approuva cet avis et le suivit.

Le chevalier de Tourville alla passer l'hiver avec son frère qui le pria de se charger de deux de ses fils qui désiroient de servir sur mer. Il fit d'abord quelques difficultés, parce qu'il craignoit que ses neveux, qu'il aimoit beaucoup, ne fussent trop exposés dans ce dangereux état : il se rendit enfin à leurs empressemens, et promit de s'in-

téresser pour eux. Il les mena avec lui à Versailles et les présenta au ministre de la marine qui les reçut avec accueil ; leur dit, qu'étant instruits par un aussi habile homme que leur oncle, ils ne manqueroient pas de parvenir ; ajouta qu'il étoit inutile qu'ils entrassent dans les gardes-marines, qu'ils s'instruiroient mieux par les exemples de leur oncle que dans ce corps ; qu'il falloit qu'ils fissent une campagne sous lui en qualité de volontaires, et qu'il leur donneroit ensuite de l'emploi.

Le temps propre pour la navigation étant arrivé, le roi donna ses ordres pour exécuter le projet qu'il avoit formé contre Alger. M. du Quesne et le chevalier de Tourville furent chargés de cette seconde expédition. M. du Quesne, comme plus ancien lieutenant-général, eut le commandement de la flotte, et le chevalier de Tourville fut lieutenant-général en second. Ils passèrent le 18 mai 1683 à la vue des terres de Barcelone, où ils apprirent que plusieurs vaisseaux d'Alger avoient causé

beaucoup de désordres sur la côte. Les chevaliers de Tourville et de l'Hery se détachèrent pour courir dessus ; mais ils n'en purent joindre qu'un de quatorze pièces de canon et de cent cinquante hommes d'équipage. Ils s'en rendirent maîtres après un combat très-rude. Le chevalier de Tourville, qui avoit mené ses deux neveux avec lui, examina leur contenance. Il vit avec satisfaction, que non seulement le grand feu des ennemis ne les étonnoit pas, quoique ce fût le premier où ils se trouvassent, mais encore qu'ils se présentoient avec assurance pour monter à l'abordage. Ils rejoignirent M. du Quesne avec la prise, et ils allèrent au lieu où ils avoient donné rendez-vous au reste de la flotte. M. le chevalier de Tourville déploya encore ses talens qui annonçoient la gloire à laquelle il devoit bientôt arriver.

L'aîné de ses neveux fut tué d'un coup de canon. On peut imaginer combien cette perte l'affligea : il étoit attaché à ce jeune homme par les liens du sang et par le mé-

rite qu'il avoit remarqué en lui. Cette seconde attaque dura depuis le 21 juillet 1683, jusqu'au 18 août suivant, que M. du Quesne, ayant épuisé toutes les bombes, jugea à propos de se retirer et de repasser en France. Dans cette expédition glorieuse il ruina, pour ainsi dire, la ville d'Alger, et mit ces corsaires hors d'état d'entreprendre, pendant plusieurs années, aucune expédition contre les chrétiens. Le chevalier de Tourville resta quelques jours à Toulon, pour se reposer; se rendit ensuite à la cour. Son premier soin en y arrivant, fut d'aller voir M. de Seignelai, qui lui donna les plus grandes marques d'amitié.

La France étant alors en guerre avec l'Espagne, le roi mit deux armées de terre en campagne: l'une en Roussillon, commandée par le maréchal de Bellefonds; l'autre en Flandre que sa majesté commanda en personne, ayant sous elle le maréchal de Créqui. Cette année fut remarquable par le bombardement de Gênes qu'on regarde comme une des plus écla-

tantes actions du règne de Louis XIV. Pendant les guerres entre la France et l'Espagne, la république de Gênes avoit concerté des complots contre la France.

Louis XIV, ayant résolu de punir les Génois, fit équiper une flotte dans les ports de la Méditerranée : elle fut prête à mettre à la voile au mois d'avril 1684. On en donna encore le commandement à M. du Quesne et au chevalier de Tourville sous lui. Le marquis de Seignelai, secrétaire d'état au département de la marine, voulut être de cette expédition. L'armée partit le 5 mai et arriva devant Gènes le 17 du même mois. Le lendemain les galiotes tirèrent sur la ville, et l'on vit bientôt le feu dans plusieurs endroits : on continua de tirer jusqu'au 24 mai ; on détruisit presque toutes les maisons et les édifices publics. On résolut enfin de faire une descente et de causer des dégâts encore plus considérables. Le chevalier de Tourville, qui commandoit un détachement de neuf cents hommes, fut le premier qui descendit à terre, malgré le grand feu des

ennemis ; mais il eut le malheur de perdre son second neveu qui fut tué à côté de lui. Il avoit eu beaucoup de répugnance à l'amener ; la perte de l'aîné devant Alger lui avoit fait prendre la résolution de ne plus se charger de celui-ci ; mais les pressantes sollicitations de son frère et de son neveu, l'engagèrent à changer de résolution. Cette mort lui causa un chagrin très-vif, mais ne l'empêcha pas de continuer à remplir son devoir : il acheva de faire débarquer son détachement ; alla se camper au bout du faubourg, sous les murailles de la ville, et facilita aux autres détachemens le moyen de débarquer. On mit le feu aux maisons du faubourg qui fut entièrement consumé. Alors les troupes se rembarquèrent, et on recommença à lancer des bombes sur la ville ; ce qui dura jusqu'au 28 de mai, que M. de Seignelai ordonna d'abandonner l'entreprise et de faire la retraite. Le 29, toute l'armée partit, à l'exception de cinq vaisseaux et de quatre galiotes qui restèrent aux environs de Gênes sous les ordres du chevalier de

Tourville, et qui empêchoient tous les vaisseaux génois de sortir de leur port. La république résolut de mettre tout en usage pour calmer la colère du roi de France. Sa majesté demanda que le doge actuel vînt lui-même avec quatre sénateurs lui faire réparation au nom de la république, et lui assurer qu'elle feroit, par la suite, tout ce qui dépendroit d'elle pour mériter sa bienveillance. Les Génois acceptèrent ces conditions, et on manda à M. de Tourville de revenir avec les vaisseaux qu'il commandoit. Le doge se rendit en France, accompagné des quatre sénateurs, et parut devant le roi, le premier mai 1685.

Les corsaires de Tripoli, malgré la paix que le roi avoit accordée à leur nation en 1683, avoient osé aller en course contre les vaisseaux marchands de France et en avoient pris quelques-uns. Sa majesté, justement indignée, ordonna de faire un armement pour les obliger à observer le traité de paix, à rendre les esclaves françois et à réparer le tort qu'ils avoient fait à ses sujets. M. le maréchal d'Estrées,

alors vice-amiral, fut chargé de cette expédition, et eut sous lui le chevalier de Tourville. Ils partirent de Toulon au commencement de juin, arrivèrent le 19 devant Tripoli. Ils mirent bientôt les Tripolitains à la raison ; les forcèrent à payer deux cents cinquante mille livres de dédommagement et à rendre tous les esclaves françois qu'ils avoient pris. Après cette expédition le maréchal d'Estrées et le chevalier de Tourville firent voile à Tunis, obligèrent le dey et les corsaires de rendre tous les esclaves qu'ils avoient pris sur les François et de payer les frais de l'armement. Ils se rendirent ensuite à Toulon, où ils désarmèrent et retournèrent à la cour.

Le roi ne mit point de flotte en mer l'année 1686 ; ce qui fut cause que le chevalier de Tourville resta sans occupation. Louis XIV se trouvant fort incommodé de la fistule, prit le parti de se faire faire l'opération : elle fut fort douloureuse, parce que la chirurgie n'étoit pas encore arrivée à la perfection où elle est aujourd'hui. Sa

majesté la souffrit avec patience et avec fermeté. Lorsqu'elle fut entièrement guérie, tous ses sujets manifestèrent leur joie par des réjouissances. La cour marqua la sienne par des carrousels, où les dames parurent avec les chevaliers. Le duc de Bourbon, qui étoit chef d'une des quadrilles, engagea le chevalier de Tourville d'en être.

On croyoit que les Algériens n'oseroient plus s'exposer aux terribles effets de la vengeance de Louis XIV ; mais, ce qui est ordinaire aux brigands, leur avidité triomphoit de la crainte : ils couroient encore sur les bâtimens françois. On arma une escadre à Toulon : on en donna le commandement au chevalier de Tourville qui alla sur les côtes d'Alger. Il trouva plusieurs corsaires de cette nation près de Ceuta, les attaqua, coula à fond leur amiral qui étoit de quarante pièces de canon, deux vaisseaux de vingt-six ; se rendit maître des autres et fit beaucoup de prisonniers. Le chevalier alla ensuite croiser aux environs de la Sardaigne, y rencontra deux vaisseaux algé-

riens montés de 63 pièces de canon chacun. Il les attaqua, les obligea de se faire échouer sur la côte méridionale de cette île, près de celle de Vaca; leur prit 180 Turcs et délivra 46 esclaves chrétiens, presque tous françois. Voyant que le temps devenoit trop mauvais pour qu'il pût tenir la mer, il alla désarmer à Toulon et retourna à la cour.

Louis XIV s'étoit rendu formidable à tous ses voisins par une longue suite de succès; presque tous les princes de l'Europe formèrent contre lui une ligue qu'on appela la ligue d'Augsbourg. L'empereur, la Hollande, les électeurs de Saxe et de Brandebourg se mirent à la tête. Le roi informé de ce qui se tramoit contre lui, et que les Hollandois faisoient de grands préparatifs de guerre, commença par faire arrêter tous les vaisseaux hollandois qui se trouvèrent dans ses ports, et sans attendre que la guerre fût déclarée, il envoya une armée sur le Rhin, en donna le commandement au dauphin qui avoit sous lui le maréchal de Duras. Il en envoya une autre

en Flandre sous les ordres du maréchal d'Humières.

Sa majesté fit en même temps équiper une escadre de cinq vaisseaux à Brest, pour aller contre les Hollandois, et en destina le commandement au chevalier de Tourville. Elle ordonna au marquis de Seignelai de la faire préparer promptement et d'apprendre au chevalier de Tourville qu'elle l'avoit choisi pour la commander ; qu'elle vouloit lui donner ses ordres elle-même avant son départ. Le jour étant marqué, M. de Seignelai le présenta à sa majesté, qui lui dit qu'elle lui donnoit le commandement de son escadre, par la confiance qu'elle avoit en lui ; que son intention étoit qu'il croisât aux environs de la Manche pour faire quelques prises sur les Hollandois ; qu'il allât ensuite joindre la flotte que devoit commander le maréchal d'Estrées et qui étoit destinée pour châtier les Algériens qui avoient encore enlevé quelques vaisseaux françois. Le chevalier de Tourville remercia le roi, l'assura de son zèle et de son empresse-

ment

ment à exécuter ses ordres, se rendit promptement à Brest, mit aussitôt à la voile. Quelques jours après son départ, on l'avertit qu'on apercevoit deux vaisseaux qu'on reconnut être hollandois. Le chevalier leur donna la chasse, les joignit et les attaqua. Les Hollandois se défendirent avec courage; le combat fut long et opiniâtre : mais le chevalier les força à la fin de se rendre : ils venoient d'Alexandrette et étoient chargés pour plus de six millions de marchandises. Il envoya cette prise en France, la fit escorter par deux vaisseaux de son escadre, et avec les trois qui lui restoient, prit la route d'Alger. Il rencontra deux vaisseaux espagnols commandés par le vice-amiral Papachin qui revenoit de Naples. Lorsque le chevalier de Tourville se vit près de lui, il envoya sa tartane pour demander le salut. Papachin répondit avec fierté qu'il n'avoit point d'ordre pour cela et qu'on eût à se retirer. La tartane annonça, par un signal, cette réponse au chevalier qui arriva sur Papachin à la portée du pistolet et lui lâcha

toute sa bordée : Papachin répondit de la sienne. Le chevalier passa de l'avant, et Papachin, après avoir un peu arrivé, lui lâcha une seconde bordée, revint aussitôt pour gagner le vent au chevalier et y réussit. M. de Chateau-Regnaut, qui commandoit un des vaisseaux françois, prit la place du chevalier, et après avoir combattu quelque temps d'assez près, il abattit le grand mât du vaisseau de Papachin. Cependant M. le comte d'Estrées, qui commandoit aussi un vaisseau françois, attaqua l'autre espagnol ; s'en rendit maître après trois heures de combat ; fit passer sur son bord le capitaine et tous les officiers. Aussitôt il avertit le chevalier de Tourville de ce qu'il avoit fait. Le chevalier envoya son lieutenant au bord de Papachin pour lui déclarer qu'on alloit le couler à fond, s'il persistoit à refuser le salut. Ce vice-amiral avoit vu prendre son second vaisseau et sentoit qu'il ne pouvoit résister davantage : il salua de neuf coups de canon qu'on lui rendit. On ne put savoir combien les Espagnols avoient perdu de monde dans

ce combat ; mais il paroît qu'ils en perdirent beaucoup et que leurs vaisseaux furent très-maltraités. Des matelots ostendois qui étoient sur le bord du vaisseau que M. le comte d'Estrées avoit forcé d'amener , dirent à quelques-uns de leur pays qui étoient sur le vaisseau françois , qu'on leur avoit tué trente-cinq hommes et qu'il y en avoit autant de blessés ; que leur vaisseau étoit criblé ; que celui de Papachin étoit hors d'état de se défendre plus long-temps. Ce combat se donna le 2 de juillet 1688 par le travers d'Alicante.

Le chevalier de Tourville continua sa route et arriva devant Alger vers la fin de juillet. Le maréchal d'Estrées y étoit depuis huit jours. On commença le premier août à lancer des bombes sur la ville , et on continua jusqu'au 16. Il n'y eut pas une maison qui ne fût endommagée : on coula à fond cinq vaisseaux qui étoient dans le port. Après cette expédition le maréchal d'Estrées ramena sa flotte à Toulon. Le chevalier de Tourville se rendit à la cour , alla voir le marquis de Seignelai , qui le

présenta au roi. Le chevalier raconta à sa majesté ce qu'il avoit fait pendant sa campagne : elle lui dit qu'elle étoit satisfaite de la prise des deux vaisseaux hollandois, et approuva sa conduite à l'égard du vice-amiral d'Espagne.

Louis XIV, ayant appris que le roi d'Espagne étoit entré dans la ligue d'Ausgbourg, qu'il armoit contre lui, résolut de le prévenir : il lui déclara la guerre, leva vingt-cinq mille hommes de milice, mit plusieurs armées sur pied, résolut de fournir des troupes et des vaisseaux à Jacques II, que le prince d'Orange, son gendre, avoit détrôné. Il ordonna d'armer des vaisseaux du premier rang dans les ports de l'Océan et de la Méditerranée. Les Hollandois et les Anglois avoient fait de grands armemens pour réduire les Irlandois qui étoient demeurés fidelles au roi Jacques : ceux que Louis XIV faisoit faire étoient destinés à soutenir ces derniers. La flotte que sa majesté avoit fait armer dans la Méditerranée devoit aller en joindre une autre qui étoit à la rade de Brest ; mais cette

jonction étoit difficile, parce que les Anglois et les Hollandois réunis cherchoient à s'y opposer. Il falloit d'ailleurs que celle de la Méditerranée passât par le détroit de Gibraltar et côtoyat toute l'Espagne, avec qui la France étoit en guerre et qui avoit une marine formidable. Le roi chargea le chevalier de Tourville de conduire les vaisseaux qui étoient à Toulon, et lui dit, en lui donnant ses ordres, qu'elle l'avoit choisi par prédilection.

Le chevalier se rendit promptement à Toulon, visita la flotte : elle étoit composée de vingt vaisseaux, dont trois étoient du second rang, neuf du troisième, et huit du quatrième. Il y avoit en outre quatre frégates, huit brûlots, deux flûtes, et deux tartanes. L'équipage de la flotte étoit composé de six mille huit cents soixante-quatorze hommes. Celle qui devoit la joindre et que commandoit M. de Chateau-Regnaut étoit de soixante-deux gros vaisseaux de guerre. Les Anglois et les Hollandois ne purent mettre cette année en mer que soixante-dix vaisseaux. Ils avoient pris tou-

tes les mesures possibles pour empêcher le chevalier de Tourville de joindre M. de Chateau-Regnaut : mais il sut si bien profiter du vent, qu'il passa au travers de leurs flottes, joignit celle de Brest ; ce qui leur causa le plus grand étonnement. Le marquis de Seignelai qui étoit à Brest, témoigna au chevalier de Tourville la joie et la satisfaction qu'il goûtoit de le voir. Comme le chevalier étoit plus ancien lieutenant-général que M. de Chateau-Regnaut, c'auroit été lui qui auroit commandé la flotte ; mais toutes les opérations devoient se faire au nom du ministre, qui monta sur le vaisseau du chevalier de Tourville. Le roi, ayant appris la jonction de ses deux flottes, envoya ordre au marquis de Seignelai de lever l'ancre, de chercher l'armée des ennemis et de lui livrer bataille. M. de Seignelai, qui avoit envie de voir un combat naval, détacha le 18 août 1689, le chevalier de Mené, qui commandoit un vaisseau monté de 350 hommes et de 58 canons, pour reconnoître l'armée ennemie qui étoit à la hauteur des Sorlingues. Les

Anglois et les Hollandois, qui craignoient de se voir forcés au combat, détachèrent, de leur côté, un de leurs plus gros vaisseaux, pour découvrir où étoit notre flotte, afin d'éviter sa rencontre. Le chevalier de Mené l'aperçut, appareilla promptement, le joignit à la portée du mousquet, avança, l'approcha enfin jusqu'à la portée du pistolet, lui lâcha la bordée, le démâta, le désempara. On fit ensuite un grand feu de mousqueterie de part et d'autre. Le capitaine anglois fut blessé à mort; soixante hommes de son équipage furent tués; plus de cent mis hors de combat. Les François se rendirent maîtres de ce vaisseau. Le chevalier de Mené eut un bras emporté d'un coup de canon; mais ce brave officier continua de commander comme s'il n'eût pas été blessé, et ne songea à se faire panser, que quand il eut pris le vaisseau ennemi; mais il mourut le lendemain de sa blessure. M. de Combes, capitaine en second, prit alors le commandement du vaisseau, fit remorquer celui des ennemis, et dirigea sa route vers la flotte françoise;

s'étant aperçu que huit ou dix de celle des ennemis avançoient sur lui à pleines voiles et qu'il ne pouvoit aller assez vîte à cause du vaisseau qu'il remorquoit, il fit passer sur son bord tous les ennemis qui y étoient, y mit le feu. Les ennemis, voyant leur vaisseau sauter, s'arrêtèrent dans leur course et laissèrent M. de Combes regagner la flotte françoise. Il n'y eut que douze hommes tués sur son bord et quinze mis hors de combat. Les deux armées navales ne firent plus rien de remarquable pendant le reste de la campagne, parce que les ennemis eurent toujours soin d'éviter les François.

Le chevalier de Tourville fut très-fâché de n'avoir pu satisfaire la curiosité de M. le marquis de Seignelai qui désiroit de voir un combat naval. Il relâcha à Brest et retourna à la cour avec le ministre. Depuis long-temps ses parens et ses amis le pressoient de quitter l'ordre de Malthe et de se marier. Il céda enfin à leurs sollicitations au commencement de l'année 1689, quitta la croix et prit le nom de comte de

Tourville. Le marquis de Seignelai, le voyant libre, lui proposa de le marier; mais il avoit de l'éloignement pour le mariage, craignoit d'ailleurs que les soins d'un ménage et d'une famille ne l'occupassent trop, ne l'empèchassent de se livrer aux soins de la marine et ne missent un obstacle à son avancement. Il communiqua ses craintes au ministre qui parvint à les lui ôter. Alors le marquis lui proposa trois personnes que le comte connoissoit. Il se détermina pour la marquise de la Popelinière qui, avec les qualités du cœur et de l'esprit, une figure très-agréable, possédoit de grands biens. Le marquis de Seignelai se chargea d'en faire la proposition à la dame. Elle l'accepta même avec satisfaction. Le comte de Tourville étoit, comme on l'a déjà dit, un des plus beaux hommes de son temps : son mérite lui avoit acquis l'estime de tout le monde ; le roi même en faisoit beaucoup de cas : il étoit enfin presque dans la certitude d'arriver aux premières dignités. Ce mariage ne tarda pas à se faire : ce fut vers la fin de janvier

1689, que le comte de Tourville épousa Louise-Françoise Laugeois, veuve de Jacques Darot, marquis de la Popelinière, et fille de Jacques Laugeois, seigneur d'Imbercourt, secrétaire du roi, fermier-général, et de Françoise Gosteau. Le roi lui fit l'honneur de signer son contrat de mariage, et lui dit, en le signant : » Je souhaite que vous ayez des enfans d'un mérite aussi distingué que le vôtre et qui soient aussi utiles à l'état que vous. « Les noces furent célébrées à Paris avec beaucoup de magnificence. Le marquis de Seignelai y assista avec plusieurs autres seigneurs. Le comte de Tourville passa quelques jours auprès de sa nouvelle épouse, se rendit ensuite à Versailles pour faire sa cour et n'être point oublié dans l'armement que le roi se proposoit de faire.

Depuis long-temps le duc de Savoie avoit des intelligences avec les ennemis de la France : il avoit même promis de livrer passage à leurs troupes pour faire la conquête du Dauphiné. Le roi envoya une armée contre lui et en donna le comman-

dement à M. de Catinat, alors lieutenant-général. Le duc de Noailles en commanda une en Catalogne. Le dauphin marcha en Allemagne à la tête d'une troisième, ayant sous lui le maréchal de Lorges; la quatrième qui passa en Flandre, étoit commandée par le maréchal de Luxembourg. Outre ces quatre armées, le roi envoya des secours au roi Jacques II, dont le parti se soutenoit encore en Irlande. On armoit, en même temps, à Brest, une flotte considérable qui étoit destinée à aller dans la Manche chercher celle des ennemis qui étoit composée de vaisseaux anglois et hollandois. Le roi confia le commandement de la flotte au comte de Tourville, et, pour lui donner des marques de la satisfaction qu'il avoit de ses services, le fit vice-amiral-général de ses armées navales, avec ordre d'arborer pavillon d'amiral. Après avoir remercié sa majesté, il partit pour Brest, sortit du port le 9 juin 1690. La flotte étoit composée de 60 vaisseaux et de quelques autres, dont on attendoit que les équipages fussent remis

des fatigues qu'ils avoient essuyées dans le voyage d'Irlande. Plusieurs autres qui étoient à Rochefort et à Dunkerque, et six gros vaisseaux que M. de Chateau-Regnaut commandoit dans la Méditerranée, devoient encore la joindre. Les vents contraires obligèrent cette flotte de rentrer dans le port le 12 du même mois. Elle étoit divisée en trois escadres, la blanche, la blanche et bleue, et la bleue. Les vaisseaux avoient les flammes de la couleur de leur escadre. Outre les soixante vaisseaux de guerre, il y avoit vingt-un brûlots. M. de Chateau-Regnaut la joignit avec ses six vaisseaux : plusieurs galères, qu'on avoit fait construire à Rochefort, se rendirent aussi à Brest, et la flotte françoise se trouva alors composée de soixante-dix-huit gros vaisseaux, outre les frégates et les bâtimens de charge. Cet armement formidable n'épuisa pas les forces de la France : on envoya encore neuf frégates croiser sur les côtes d'Irlande, et on arma vingt-deux galères dans la Méditerranée. Le 23 juin, le vent devint favorable et la flotte partit de

Brest :

Brest : elle entra le 29 dans la Manche et rangea les côtes d'Angleterre.

Le 5 de juillet, les deux flottes mouillèrent à la vue l'une de l'autre. M. de Tourville envoya reconnoître celle des ennemis par Jean-Bart, qui rapporta qu'elle étoit composée de quarante-sept vaisseaux de guerre et de trente autres petits bâtimens tant frégates que brûlots. Elle cherchoit à éviter le combat et à se ménager l'avantage du vent qu'elle avoit sur celle de France, parce qu'elle attendoit un nouveau secours de Hollande. Le 7, les deux armées appareillèrent au flot, et le comte de Tourville reçut un paquet de la cour, par lequel M. le marquis de Seignelai lui faisoit part de la victoire que le maréchal de Luxembourg avoit remportée sur l'armée des alliés à Fleurus, avec un ordre précis de joindre et de combattre les ennemis le plus promptement qu'il pourroit. Le 10 du même mois, après bien des marches et des contre-marches, le comte de Tourville découvrit, entre l'île de Wich et le cap Ferlai, l'armée ennemie rangée en bataille

et qui venoit sur lui, vent arrière, à la faveur d'un vent nord-nord-est et du jussan. Elle étoit alors composée de soixante gros vaisseaux de guerre, parce qu'elle avoit reçu les secours qu'elle attendoit de Hollande; de plusieurs autres bâtimens, qui consistoient en frégates, brûlots, etc. Elle montoit enfin à cent douze voiles.

Le comte, voyant que les ennemis avoient résolu de combattre, se mit en ordre de bataille. L'arrière-garde que commandoit M. de Chateau-Regnaut, se trouvant au vent de l'armée, fit l'avant garde: M. le comte d'Estrées qui étoit sous le vent, fit l'arrière-garde: en moins d'une heure et demie, toute l'armée fut rangée sur une ligne. Celle des ennemis qui formoit deux lignes, s'étendit et fit face à toute la flotte françoise. Les Hollandois, commandés par le général Hervertem, étoient à l'avant-garde: les Anglois, commandés par l'amiral Herbert, avoient l'arrière-garde. Le corps de bataille étoit composé de vaisseaux des deux nations et commandé par le vice-amiral hollandois Ca-

limbourg. Les brûlots et autres bâtimens étoient au vent de cette ligne et en formoient une entr'eux.

Le combat commença sur les neuf heures du matin. Le général Hervertem tira le premier sur l'avant-garde ; Herbert en fit autant sur l'arrière-garde ; le vice-amiral hollandois suivit leur exemple au corps de bataille. Le comte de Tourville vouloit les approcher de plus près ; mais il ne put y réussir, parce qu'ils avoient le vent sur lui : alors il fit un feu terrible. Après deux heures de combat, on s'aperçut que l'amiral anglois plioit : il ne s'étoit d'ailleurs présenté qu'à l'endroit le plus foible de la ligne que formoit l'armée françoise, où étoit la jonction de l'avant-garde et du corps de bataille ; mais il y avoit trouvé tant de résistance de la part de M. d'Amfreville, qu'il n'osa même s'attacher au Magnifique de quatre-vingt pièces de canon, que commandoit ce brave officier, quoique le sien fût de cent dix. Il n'attaquoit que les plus foibles et n'en faisoit plier aucun : la résistance vigoureuse qu'il

trouva dans MM. de Saint-Pierre, de Sepville et de Belle-Fontaine, l'effraya au point, qu'il n'osa se joindre au contre-amiral hollandois qui, avec trois vaisseaux du premier rang, combattoit contre le comte de Tourville et ses deux matelots commandés par MM. de Coëtlogon et de la Porte. Le reste de la division angloise ne se battit pas mieux contre celle que commandoit M. le comte d'Estrées. Enfin l'amiral anglois, voyant la mer calme, se retira de dessous le feu des François qui l'incommodoit beaucoup.

Les Hollandois combattirent avec une intrépidité qui fut admirée des François mêmes. Ils s'étoient d'abord proposé de faire plier les différentes escadres et de les diviser; mais ils y trouvèrent tant de résistance, qu'ils abandonnèrent ce projet, étendirent leurs lignes et formèrent un front opposé au corps de bataille de l'armée françoise. Ayant trouvé dans la première escadre du corps de bataille que commandoit M. de Nesmond, autant de résistance et de vigueur que dans l'avant-garde, ils

abandonnèrent leur projet, se retirèrent. Leur vice-amiral, ses deux matelots et quelques autres vaisseaux, se battirent jusqu'à la dernière extrémité contre le comte de Tourville qui les rasa et les cribla ; ce qui les força enfin de se retirer et d'abandonner cinq de leurs bâtimens, qu'ils firent remorquer par leurs chaloupes. Les François en coulèrent à fond quelques-unes et prirent un vaisseau hollandois de soixante-dix pièces de canon que les ennemis ne purent remorquer.

La perte des derniers fut considérable ; ils eurent plus de dix vaisseaux démâtés : plus de six de leurs plus gros furent mis hors d'état de pouvoir servir. Ils seroient même tous tombés entre les mains des François, si le vent du sud qui commença à souffler vers la fin du combat, n'eût été contraire à ceux-ci. Le dommage que les François essuyèrent ne fut pas considérable, quoique les ennemis eussent eu l'avantage du vent au commencement du combat. Le Terrible que commandoit M. le Pannetier, fut fort endommagé par une

bombe qui tomba sur sa poupe, la rasa, le réduisit en frégate et mit cent hommes de son équipage hors de combat. Quatre autres perdirent beaucoup de leurs équipages, mais les mâts et le corps des vaisseaux ne furent point endommagés. Après une heure de combat, un Anglois voulut brûler un des vaisseaux de la flotte françoise ; mais il fut brûlé lui-même par un coup de canon chargé à boulet rouge, que lui fit tirer le comte de Tourville.

On tira du vaisseau hollandois qu'on avoit pris tout ce qui pouvoit être utile, et on y mit le feu, afin de n'avoir rien qui empêchât de poursuivre les ennemis. Le comte de Tourville s'aperçut qu'ils en faisoient remorquer cinq, tous démâtés ; qu'ils avoient mis le feu au vice-amiral hollandois : il brûla pendant une partie de la nuit et sauta en l'air avec un bruit épouvantable, lorsque le feu eut gagné les poudres. Le comte détacha un vaisseau de chaque division avec quelques brûlots pour aller brûler plusieurs vaisseaux qui s'étoient précipités sur les côtes d'Angleterre ;

ce qu'ils exécutèrent assez promptement. Ainsi les ennemis perdirent dans ce combat dix vaisseaux ; six de leurs plus gros dont le moindre étoit de soixante pièces de canon , un de quatre-vingt-douze , deux de quatre-vingt , et un de soixante-dix. Le comte de Tourville fit encore brûler deux vaisseaux ennemis échoués au cap de la Pie. Plusieurs autres essuyèrent le même sort en différens endroits : enfin les ennemis perdirent quinze gros vaisseaux et cinq brûlots ; les deux tiers de leurs équipages , dont une partie fut mise à mort ; le reste mis hors de combat ou fait prisonnier. Il est certain que les Anglois ne montrèrent pas dans cette action le courage qui est ordinaire à leur nation.

Le comte de Tourville ne perdit seulement pas une chaloupe. Le nombre des morts ne monta qu'à quatre cents hommes, et celui des blessés à cinq cents. Le chevalier de Clermont , capitaine de galères, les chevaliers de Juillart, de Rhotelin, et de Cercheaux , enseignes de vaisseau, furent tués. M. de Mazancourt , lieutenant de

vaisseau, eut la mâchoire cassée en deux endroits, et la clavicule de l'épaule. M. de l'Isle, lieutenant des gardes de la marine, eut un bras emporté ; M. de Belleville, aide-major, fut blessé d'un éclat à la tête ; MM. de Larrière et de Cagolin, l'un lieutenant de galiote, l'autre enseigne de vaisseau, eurent chacun une jambe emportée.

Les flottes ennemies allèrent se radouber dans la Tamise. Les états de Hollande armèrent quatorze nouveaux vaisseaux de guerre, les firent passer dans la Tamise pour renforcer la flotte combinée. Le comte de Tourville regagna les côtes de France ; fit panser les blessés, radouber et pourvoir de rafraîchissemens ses vaisseaux ; compléta le nombre de ses équipages ; prit de la poudre et des boulets.

Il envoya à la cour le marquis de Château-Morand, son neveu, pour y porter la nouvelle de ce combat. Le marquis en apporta l'ordre de faire un détachement de cinq vaisseaux bons voiliers, de les envoyer croiser à la hauteur de l'île de Wich, sous les ordres du chevalier de Château-

Morand. M. de Raymondi, que le comte de Tourville avoit aussi envoyé à la cour, revint joindre l'armée ; apporta aussi l'ordre de faire deux détachemens considérables, l'un de cinq vaisseaux de guerre et de deux brûlots, pour aller en Irlande sous les ordres du marquis d'Amfreville ; le second, composé d'un pareil nombre de vaisseaux, sous les ordres de M. de Relingue, chef-d'escadre, pour aller croiser à l'entrée de la Manche, du côté du pas de Calais, afin d'observer l'armée des ennemis et d'en rendre compte à M. de Tourville qui partit, peu après, avec le gros de l'armée, pour les côtes d'Angleterre. Il apprit en même temps qu'il y avoit dans la baie de Tingmouth douze vaisseaux anglois ; prit la résolution d'y faire une descente pour les brûler ; forma un détachement de plusieurs chaloupes ; y mit dix-huit cents hommes de débarquement ; les fit remorquer par des galères. Le 5 août, ces derniers vaisseaux se rangèrent le plus près du rivage qu'il leur fut possible, afin de favoriser la descente. Le comte

d'Estrées qui commandoit le débarquement, mit pied à terre le premier et fut suivi par tous les soldats et les officiers. Les François se rangèrent aussitôt en bataille; marchèrent droit à un retranchement des ennemis, où il y avoit environ cent cinquante hommes qui prirent la fuite avec précipitation. M. le comte d'Estrées s'empara du retranchement, où il trouva trois pièces de canon qui étoient braquées sur l'endroit de la descente. Alors le comte de Tourville détacha plusieurs vaisseaux pour aller brûler ceux des ennemis qui étoient dans le port. Il y en avoit neuf de quarante pièces de canon, deux de trente, et un de vingt-quatre, tous armés en guerre. On y trouva en outre huit vaisseaux marchands chargés de cuirs, de draps et de bas. On transporta les canons et les marchandises dans les galères, et on brûla les vaisseaux. Cette expédition se fit en moins de cinq heures, sans qu'on perdît un seul homme, même à la vue de six mille ennemis, qui n'étoient qu'à six lieues de-là. Ce qui contribua beaucoup au succès, fut une fausse alarme que

le comte de Tourville leur donna pendant toute la nuit du côté de Torbay avec une douzaine de chaloupes remplies de mousqueteries et de mèches allumées. Par cette ruse il tint la plus grande partie des ennemis en échec. Il ramena sa flotte triomphante à Brest. La victoire qu'il venoit de remporter sur les armées navales des Anglois et des Hollandois réunis rendit le roi maître de la mer.

Le comte alla à la cour où le roi lui marqua beaucoup de satisfaction sur la victoire qu'il avoit remportée dans la Manche, et sur tout ce qu'il avoit fait pendant la campagne : il fit même son éloge publiquement. Le marquis de Seignelai, de son côté, lui faisoit connoître combien il étoit flatté de voir qu'il se rendoit de plus en plus digne de sa protection et de son amitié, qu'il soutenoit la gloire de la marine françoise. Celle dont ce grand homme jouissoit le flattoit d'autant plus, qu'il ne pouvoit se celer à lui-même qu'il la méritoit. Sa femme qui l'aimoit tendrement, partageoit avec lui sa satisfaction.

Cette année qui est 1690, fut une des plus glorieuses du règne de Louis XIV : il triompha de ses ennemis sur terre et sur mer. M. de Catinat, alors lieutenant-général, gagna la bataille de Stafarde, prit Suze, Cavours et une partie de la Savoie : le maréchal de Luxembourg gagna celle de Fleurus. On frappa plusieurs médailles qui annonçoient ces triomphes.

Le bonheur qui sembloit attaché au comte de Tourville, fut interrompu par un accident auquel il ne croyoit pas devoir s'attendre : le marquis de Seignelai, son ami, son protecteur, mourut presque subitement, le 3 novembre 1690. Ce seigneur sentant sa fin approcher, envoya chercher le comte, lui dit un adieu si touchant, qu'il lui fit verser des larmes. Le marquis de Seignelai étoit fils de Jean-Baptiste Colbert, ministre et secrétaire d'état, dont il avoit eu toutes les places, excepté celle de surintendant des bâtimens, qui fut donnée à M. de Louvois. Il n'avoit que trente-neuf ans lorsqu'il mourut.

M. de Pontchartrain, de la maison de Phelipeaux,

Phelipeaux, contrôleur-général des finances, fut nommé ministre de la marine et occupa ces deux places à la fois. Sitôt que le comte de Tourville en fut informé, il alla lui faire son compliment et lui demander sa protection. Le nouveau ministre le reçut avec des marques de distinction; lui dit qu'il étoit instruit de l'estime que le marquis de Seignelai avoit pour lui, et du cas qu'il faisoit de son mérite; ajouta que c'étoit une justice que ce ministre lui rendoit; qu'il chercheroit avec empressement les occasions de lui marquer qu'il avoit les mêmes sentimens à son égard; que s'il avoit perdu par la mort du marquis de Seignelai, un protecteur, non seulement il le recouvroit en lui, mais encore un véritable ami.

Au commencement de l'année 1691, le comte de Tourville eut la satisfaction d'avoir des fruits de son mariage: sa femme accoucha d'un fils. Le comte de Toulouse, grand-amiral, le tint sur les fonts de baptême et lui donna le nom de Louis-Alexandre, qu'il portoit.

Ce que le comte devoit à la patrie, à sa gloire, à lui-même, à son fils, l'arracha d'entre les bras de cette femme aimable et chérie, pour le conduire au milieu des hasards. Le feu de la guerre étoit allumé dans toute l'Europe : Louis XIV, attaqué de tous côtés, se défendoit et triomphoit de tous côtés. Il marcha en Flandre, prit Mons. Le maréchal de Lorges arrêta les Allemands consternés ; M. de Catinat continua ses conquêtes dans le Piémont ; le duc de Noailles soumit une partie du Roussillon. Le monarque instruit que les Anglois et les Hollandois faisoient de nouveaux préparatifs sur mer, fit équiper un grand nombre de vaisseaux à Brest, en donna le commandement au comte de Tourville. M. de Pontchartrain lui dit, en lui remettant les ordres du roi : » Sa majesté vous a donné la préférence sur tous les autres officiers de marine, par le cas qu'elle fait de votre mérite et l'espoir qu'elle a que vous soutiendrez l'honneur de sa marine «. Le comte se rendit à Brest, fit la revue de la flotte. Elle étoit composée de

soixante-quinze vaisseaux de guerre et de vingt brûlots : il y avoit 32814 hommes d'équipage. Elle se trouva encore augmentée de six vaisseaux de guerre qui partirent de Dunkerque et prirent dans leur route deux vaisseaux, l'un anglois, et l'autre ostendois.

Le comte de Tourville mit à la voile le 25 de juin 1691, pour chercher les ennemis et leur livrer combat : mais ils évitoient toujours, avec soin, la flotte françoise : ayant d'ailleurs été maltraités par la tempête, ils rentrèrent dans leurs ports. Tout l'avantage que la flotte de France remporta, cette année, fut de prendre onze vaisseaux marchands d'Angleterre qui alloient en Amérique, et trois de guerre qui les escortoient : elle rentra ensuite à Brest. Le comte de Tourville retourna à la cour et y passa l'hiver. Au commencement de 1692 sa femme accoucha d'une fille, que le frère et la mère du comte tinrent sur les fonts de baptême.

Le roi de France, ayant toujours la guerre à soutenir, mit cinq armées de terre

sur pied en 1692 : une en Flandre, commandée par le maréchal de Luxembourg, qui battit les ennemis à Steinkerque ; une dans les Pays-Bas, sous les ordres du marquis de Boufflers ; une en Allemagne commandée par le maréchal de Lorges, qui défit les ennemis à Heydelsheim. Le duc de Noailles en commanda une dans le Roussillon, et M. de Catinat une autre en Piémont, où il prit Embrun. Sa majesté fit en outre équiper deux flottes : une sur l'Océan, de quarante-quatre vaisseaux, que devoit commander le comte de Tourville ; l'autre sur la Méditerranée, de treize vaisseaux commandés par le comte d'Estrées, qui devoit aller joindre la première dans la Manche. M. de Tourville appareilla le 9 mai 1692, mouilla à Berteaume. Cette flotte étoit destinée à favoriser une descente en Angleterre. Louis XIV avoit alors une multitude d'ennemis sur les bras et vouloit encore rétablir le roi Jacques II sur le trône d'Angleterre. Il avoit fait assembler en Normandie une armée composée de huit mille François, de quinze

bataillons irlandois, avec ordre de se rendre sur les côtes de Bretagne pour y joindre le roi Jacques qui l'y attendoit avec toute sa cour et passer avec lui en Angleterre.

La grande flotte, que commandoit le comte de Tourville, devoit croiser dans la Manche, pour faciliter le passage au roi Jacques que le comte d'Estrées devoit aller prendre avec ses treize vaisseaux, pour lui servir d'escorte. Tout étoit si bien concerté, que la réussite sembloit certaine : mais les vents ne permirent pas au comte d'Estrées de se rendre où le prince l'attendoit ; et retinrent M. de Tourville à la rade de Berteaume.

Ces accidens donnèrent le temps à la princesse Marie, fille de l'infortuné Jacques et femme du prince d'Orange, de faire les préparatifs nécessaires pour rompre cette entreprise. Le prince d'Orange, qui étoit alors en Hollande, fit équiper la flotte des états-généraux avec toute la diligence possible : elle joignit bientôt celle des Anglois.

Cependant le comte de Tourville reçut

du roi un ordre, par écrit, d'entrer dans la Manche, de chercher les ennemis, de les attaquer sans faire attention à leur nombre. Ce grand homme n'écouta que son devoir, il partit de la rade le 12 mai, avec trente-sept vaisseaux et sept brûlots; fut plusieurs fois contrarié dans sa marche par les vents du nord-est; arriva enfin le 25 du même mois à la hauteur de Plimouth, où il fut joint par sept vaisseaux de guerre et un brûlot que commandoit le marquis de Villette. Sa flotte se trouva alors composée de quarante-quatre vaisseaux de guerre et de onze brûlots. Celle des ennemis étoit de quatre-vingt-un vaisseaux de guerre et de dix-huit brûlots: elle fut encore jointe par sept vaisseaux de guerre. Le 27 mai, elle fit voile vers la baie de Sainte-Hélène; mais le calme l'empêcha d'avancer au-delà de l'île de Wicht. Le 28, elle remit à la voile, et le 29, au lever du soleil, elle aperçut la flotte françoise qui étoit éloignée d'environ trois lieues. Le comte de Tourville découvrit de son côté la flotte ennemie, qui étoit

au large, entre le cap de la Hogue et la pointe de Harfleur : la brume étoit si forte ce jour-là, qu'il ne put reconnoître le nombre des vaisseaux ennemis. Le roi ayant appris que toutes les forces des ennemis étoient rassemblées à l'île de Wicht, envoya au comte de Tourville de nouveaux ordres, par lesquels il lui défendoit d'avancer de ce côté, lui commandoit au contraire de se tenir à l'entrée de la Manche ou sur l'Ouessant, d'y attendre l'escadre du comte d'Estrées et plusieurs autres vaisseaux qu'on devoit lui envoyer. Ces derniers ordres arrivèrent à la Hogue le 29 août au matin : on fit promptement partir dix barques longues pour les porter au comte de Tourville ; mais la brume empêcha qu'elles ne vissent sa flotte : elles retournèrent à la Hogue sans l'avoir rencontrée. Le comte fit assembler le conseil de guerre ; pendant que les officiers délibéroient, il se promenoit dans la chambre, les mains passées derrière le dos, les écoutoit et les regardoit avec cet air de sang-froid que le courage seul donne à l'appro-

che du péril. Tous décidèrent qu'il falloit se retirer ; que ce seroit une témérité impardonnable de livrer combat avec des forces si inégales.

Alors il tira de sa poche l'ordre du roi qu'il avoit par écrit, le montra et dit : *il faut combattre :* aussitôt il donna le signal pour qu'on se mît en ordre de bataille. Lorsque la flotte françoise fut près des ennemis, on compta le nombre de leurs vaisseaux qui montoit à quatre-vingt-huit, dont il y en avoit plus de trente-six à trois ponts.

Le comte de Tourville, étant au vent des ennemis, auroit pu éviter le combat ; mais il voulut suivre les ordres précis que sa majesté lui avoit donnés de combattre les ennemis par-tout où il les rencontreroit, sans examiner leur nombre. Il craignoit d'ailleurs que, s'il paroissoit vouloir se retirer, s'étant approché si près d'eux, il ne se trouvât forcé de combattre, après avoir, par cette manœuvre, jeté la terreur dans ses équipages et donné de la confiance aux ennemis. Il prit le parti d'arriver sur

eux, et s'attacha au corps de bataille, en formant sa ligne. Le marquis d'Amfreville, vice-amiral blanc et bleu, commandoit l'avant-garde composée de quatorze vaisseaux : il força de voiles pour empêcher que la tête des ennemis ne gagnât le vent sur l'armée de France ; et M. de Gabaret, vice-amiral bleu, commandant l'arrière-garde, serra le comte de Tourville, amiral blanc et général commandant le corps de bataille, parce qu'il ne pouvoit prolonger sa ligne de manière à faire front à toute l'escadre bleue des ennemis.

L'amiral Russel commandoit le corps de bataille des ennemis, avoit pour vice-amiral le chevalier de Laval, et le chevalier Schouel pour contre-amiral. L'avant-garde, composée de Hollandois, étoit commandée par le vice-amiral Allemonde ; et l'arrière-garde par le chevalier Ashbi, ayant pour vice-amiral M. Rooke et pour contre-amiral M. Caster. Lorsque l'amiral Russel vit que la flotte françoise venoit à lui, il alla, avec son vaisseau, aussi près du vent qu'il put, afin que tous

ceux de sa division vissent ses signaux ; fit ensuite signe, en haussant son hunier, pour donner le temps à ses vaisseaux de se placer dans l'ordre qu'il avoit réglé.

Le comte de Tourville, voyant que tous ses vaisseaux étoient à leur poste, arriva vent arrière sur les ennemis, faisant gouverner directement sur l'amiral anglois qu'il vouloit combattre. Le marquis de Villette fit la même manœuvre sur le vice-amiral anglois. M. le marquis d'Amfreville, qui commandoit l'avant-garde, s'approcha de celle des ennemis ; MM. de Nesmond et de Relingue, qui commandoient la première et la troisième division de l'avant-garde, en firent autant. La ligne des ennemis étant beaucoup plus étendue que celle du comte de Tourville, M. de Nesmond se plaça en face des premiers vaisseaux de leur tête, pour qu'elle n'excédât pas celle de France de ce côté. Par cette manœuvre il se trouva un grand espace de la ligne des ennemis, dont les vaisseaux n'étoient point occupés, entre la dernière division de l'avant-garde du comte de Tourville et la première du

corps de bataille. M. le marquis d'Amfreville, craignant que les vaisseaux ennemis, qui n'étoient point occupés, ne revirassent sur lui, n'arriva pas davantage et se plaça de manière à être toujours au vent d'eux : M. de Relingue en fit autant. MM. de Gabaret et de Coetlogon qui étoient de l'arrière-garde, se postèrent dans la ligne avec leur division et arrivèrent sur ceux des ennemis qui leur faisoient face.

Les ennemis s'étoient mis en panne pour attendre l'armée de France, et étoient rangés sur une ligne. Les deux armées restèrent quelque temps en présence sans tirer un coup de canon de part ni d'autre. Enfin le combat commença sur les dix heures du matin, le 29 de mai 1692, par un feu terrible. Il n'y eut aucun vaisseau de la flotte françoise qui n'eût à faire à deux ou trois de ceux des ennemis. Le comte de Tourville soutint le feu de l'amiral anglois et de ses deux matelots, qui étoient de cent pièces de canon chacun, et y répondit au point qu'il fit arriver deux fois le premier. M. de Nesmond, dont la division

étoit plus avancée que celle des autres, fit un si grand feu sur les Hollandois, qu'il les força d'arriver ; mais s'étant aperçu que plusieurs de leurs vaisseaux, qui n'en avoient aucun de ceux de France dans leurs traverses, cherchoient à le couper, il fit dire à M. Perinet, qui combattoit avec chaleur, de tenir le vent pour les en empêcher. Vingt-cinq vaisseaux ennemis coupèrent la division de M. Pannetier qui étoit la dernière de l'arrière-garde et qui ne put se mettre en bataille aussitôt que les autres, quoiqu'elle fît force de voiles. Ces vingt-cinq vaisseaux, au lieu de se porter sur le corps de bataille de l'armée françoise, lorsqu'ils eurent coupé la division de M. Pannetier, s'attachèrent à la suivre dans ses eaux pendant quatre heures. Enfin le courant les porta, vers les sept heures du soir, sur ce corps de bataille qui étoit mouillé. Le combat devint alors plus furieux qu'il n'avoit encore été. Un petit nombre de vaisseaux françois eut à soutenir le feu de cinquante vaisseaux ennemis, tant d'un bord que de l'autre. Le comte de Tourville

et M. de Villette eurent à faire à la plus grande partie et furent entièrement désemparés. Le marquis de Coetlogon et M. de Bagneux quittèrent leur poste pour aller au secours du comte de Tourville qui étoit en danger, ne le quittèrent plus et partagèrent avec lui tous les périls jusqu'à la fin. Pendant que cela se passoit au corps de bataille, l'avant-garde mouilla, en s'éloignant un peu des ennemis, et sans presque combattre : elle faisoit la sûreté de toute l'armée en empêchant la tête des ennemis de la doubler. Sur les huit heures du soir, on cessa de tirer de part et d'autre, parce que la fumée du canon avoit causé une si grosse brume, que l'on ne se voyoit pas. Au bout d'une demi-heure la brume se dissipa et le combat recommença avec le même acharnement, parce qu'il faisoit clair de lune.

Le contre-amiral de l'escadre rouge des ennemis et ses deux matelots avoient doublé M. de Tourville avec cinq brûlots qui étoient derrière lui : il en détacha un que le flot poussa sur la proue du comte ; mais

il fut détourné par MM. Hauteffort, de Clerac et de Battory, lieutenans, qui se mirent dans des chaloupes avec des grapins, saisirent le brûlot, qui étoit tout en feu et le remorquèrent. Ils en détournèrent un second, et le comte de Tourville fut obligé de couper pour en éviter un troisième. Un quatrième fut mal adressé et ne causa aucun dommage : le cinquième le fut encore plus. Enfin les vaisseaux ennemis qui avoient doublé l'escadre rouge et l'escadre bleue de France, voyant que leurs brûlots n'avoient eu aucun succès, et fatigués du feu continuel qu'on faisoit sur eux, profitèrent du reste du flot pour aller joindre leur armée. Ils coupèrent et passèrent, en dérivant, dans les intervalles des vaisseaux françois, et ce passage fut terrible pour eux : ils prêtoient le flanc à ceux-ci qui ne leur présentoient que la proue et tiroient à bout-portant sur eux : le contre-amiral anglois fut criblé. Cette opération fut la fin du combat : il étoit dix heures du soir. On nomma cette action, *la bataille de la Hogue*, parce qu'elle se donna aux environs de cette rade.

Le comte de Tourville ne perdit aucun vaisseau pendant l'action : tous étoient même en état de naviguer. Les ennemis en perdirent deux : un qui fut coulé à fond, et l'autre qui sauta ; le reste de leurs vaisseaux fut autant incommodé, pour le moins, que ceux de l'armée de France. Ils perdirent en outre cinq brûlots. Ainsi, malgré l'inégalité des forces, l'avantage fut du côté des François cette première journée. Il n'en fut pas de même dans la suite des événemens, où la fortune ne seconda pas le courage et l'habileté du comte de Tourville.

Après le combat, chacun se rangea, sans ordre, auprès du premier pavillon qu'il rencontra : le jussan étant arrivé à une heure après minuit, le comte de Tourville voulut en profiter pour s'éloigner des ennemis : il tira un coup de canon pour donner le signal d'appareiller ; mit à la voile avec huit vaisseaux qui s'étoient ralliés autour de lui : MM. d'Amfreville et de Villette en firent autant, chacun de son côté ; l'un avec douze vaisseaux, l'autre avec quinze. Le grand éloignement qui se

trouvoit entre l'avant-garde et le corps de bataille, joint à une brume qui survint, empêcha MM. d'Amfreville et de Villette de se joindre au comte de Tourville ; mais ils le firent le lendemain à sept heures du matin. Ainsi il ne manquoit plus que neuf vaisseaux au comte : six avoient pris la route de la Hogue avec M. de Nesmond; les trois autres vaisseaux avoient tourné vers les côtes d'Angleterre pour se rendre à Brest. A huit heures du matin le comte de Tourville se trouva à une lieue au vent des ennemis : alors il changea de vaisseau, parce que celui qu'il montoit étoit fort endommagé ; prit la route du Ras-Blanchard qu'il espéroit passer à la faveur du jussan, pour devancer les ennemis qui prenoient celle des Casquètes. Il leva l'ancre de devant Cherbourg à onze heures du soir, 30 de mai, entra dans le Ras : à cinq heures du matin il étoit à quatre lieues des ennemis ; et de ses trente-cinq vaisseaux, vingt-deux avoient déjà passé le Ras ; les treize autres, du nombre desquels étoit le sien, étoient près d'en sortir aussi : le jussan leur man-

quant tout-à-coup, ils furent obligés d'y mouiller; mais le fond étant très-mauvais, les ancres cassèrent; on en jeta d'autres qui cassèrent encore; les courans firent ensuite devirer: enfin ces treize vaisseaux se trouvèrent sous le vent des ennemis et séparés des vingt-deux autres. Les trois qui étoient le plus maltraités restèrent à Cherbourg, parce qu'ils ne pouvoient avancer et qu'ils craignoient d'être pris. Le comte de Tourville se réfugia à la Hogue avec les six autres, le sien compris. Il y arriva le 31 au soir, et y trouva six autres vaisseaux de sa flotte qui y étoient arrivés avant lui.

Les ennemis s'étoient divisés en trois escadres: une avoit poursuivi les vingt-deux vaisseaux qui avoient passé le Ras; mais, ayant beaucoup d'avance sur elle, ils arrivèrent à Saint-Malo, sans qu'elle pût les atteindre: une autre resta devant Cherbourg, dans le dessein d'enlever les trois vaisseaux qui y étoit entrés; n'ayant pu en venir à bout, elle les brûla: la troisième escadre, qui étoit composée de quarante vaisseaux et de plusieurs brûlots,

et à laquelle les deux autres se joignirent peu de jours après, enferma les vaisseaux du comte de Tourville dans la rade de la Hogue. Le roi Jacques, qui y étoit avec le maréchal de Bellefonds et M. de Bon-Repos, délibéra avec les officiers-généraux sur le parti qu'on devoit prendre dans cette conjoncture. Après avoir reconnu qu'on ne pouvoit sauver les vaisseaux françois; qu'en les défendant on pourroit les exposer à être pris par les ennemis; on en tira les équipages, les canons, les agrès, on les fit échoner, et on arma des chaloupes pour leur défense: mais les ennemis en armèrent, de leur côté, un si grand nombre, qu'ils vinrent à bout de brûler six de ces vaisseaux le 2 juin au soir, et les six autres le lendemain. Il est certain que la France n'auroit pas fait cette perte, si l'escadre de M. le comte d'Estrées n'eût point été arrêtée par les vents; M. le comte de Tourville, étant plus en forces, auroit pu battre les ennemis; ou, s'il eût reçu le contre-ordre que le roi lui avoit envoyé, il n'auroit pas combattu avec des

forces si inégales ; ou enfin si la France avoit eu dans la Manche des ports capables de recevoir des vaisseaux de guerre. Malgré ces accidens, la perte des ennemis fut plus considérable en hommes que celle des François : celle des Anglois monta à deux mille hommes tués et à trois mille blessés. L'amiral Russel, étonné des prodiges de valeur qu'il avoit vu faire au comte de Tourville, lui manda qu'il le félicitoit sur l'extrême valeur qu'il avoit montrée en l'attaquant et en combattant si vaillamment, quoiqu'avec des forces très-inégales. Dans la même lettre il faisoit aussi des complimens à MM. de Château-Morand et d'Amfreville qui avoient fait un beau feu sur lui et sur ses matelots (1). Louis XIV, en apprenant le malheur arrivé à sa flotte, dit : *Je n'ai rien à me reprocher ; je ne commande point aux vents. J'ai fait ce*

(1) On sait qu'on appelle matelots deux vaisseaux qu'un amiral, vice-amiral, ou commandans d'une division, ont pour les secourir, l'un à son avant, l'autre à son arrière.

qui dépendoit de moi, Dieu a fait le reste. Puisqu'il n'a pas voulu le rétablissement du roi d'Angleterre, il faut espérer qu'il le réserve pour un autre temps. Tourville est-il sauvé? On peut trouver des vaisseaux; mais on ne trouve pas aisément des hommes comme lui.

M. le duc de Vendôme, juge aussi éclairé que sincère, lui écrivit en ces termes, lorsqu'il apprit ce qui s'étoit passé à la bataille de la Hogue : » Bien des généraux, remportant la victoire, n'ont pas acquis tant de gloire que vous en la perdant «. Le comte de Tourville alla à la cour, où il eut la satisfaction de voir qu'on lui rendoit justice. Sitôt que le roi l'aperçut, il dit à M. de Villeroi, qui étoit à côté de lui : *Voilà un homme qui m'a obéi à la Hogue.* Ce laconisme présente une multitude d'idées à l'esprit : mais on auroit tort de le commenter : il est sublime. Lorsque le comte aborda sa majesté, elle eut la bonté de lui tenir ce langage flatteur et consolant : *Comte de Tourville ! j'ai eu plus de joie d'apprendre qu'avec quarante de mes vaisseaux, vous en avez battu quatre-vingt de mes ennemis pendant un jour*

entier, que je me sens de chagrin de la perte que j'ai faite. Personne ne savoit dire des choses agréables comme Louis XIV.

Ce ne fut pas seulement en France qu'on rendit justice à la valeur et aux talens de M. de Tourville : il connut par lui-même celle qu'on lui rendoit chez l'étranger. On trouve dans ses mémoires plusieurs lettres qui lui sont adressées des pays étrangers et qui font le plus grand éloge de sa prudence et de sa valeur.

Le comte de Tourville alla passer le reste de l'année dans sa famille, pour se délasser des fatigues de la campagne. La satisfaction qu'il y goûtoit fut troublée par la nouvelle de la mort de M. d'Amfreville, lieutenant-général des armées navales : ils s'aimoient tous deux avec une véritable tendresse. Sa majesté voulant récompenser et encourager ses officiers, fit sept maréchaux de France le 27 mars 1693, qui furent, le comte de Tourville, le duc de Noailles, le duc de Villeroi, le marquis de Boufflers, M. de Catinat, M. de Joyeuse et le comte de Choiseul. Elle fit

en outre vingt-huit lieutenans-généraux, vingt-six maréchaux de camp, soixante-trois brigadiers. Lorsque le comte de Tourville alla remercier le roi, sa majesté lui dit : » M. le comte, vous vous êtes rendu digne du bâton de maréchal de France par votre mérite et vos belles actions «. Dès que le comte de Chateau-Regnaut apprit cette nouvelle, il alla lui en faire compliment et lui présenta un diamant, suivant les conventions qu'ils avoient faites, lorsqu'ils n'étoient encore que capitaines de vaisseau, comme nous l'avons annoncé ci-dessus. Le maréchal de Touville fit quelques difficultés de recevoir ce présent ; mais le comte de Chateau-Regnaut insista au point, que le maréchal l'accepta en disant au comte qu'il ne le prenoit que comme un dépôt qu'il lui rendroit lorsqu'il seroit lui-même élevé à cette dignité, et que son mérite ne manqueroit pas de lui procurer bientôt. Le comte de Chateau-Regnaut y parvint effectivement ; mais ce ne fut qu'après la mort du maréchal de Tourville. Ce fut aussi cette année

que le roi créa l'ordre militaire de St Louis. Le maréchal de Tourville se trouva, par sa dignité de maréchal de France, chevalier-né de cet ordre.

Pour réparer la perte que la marine de France avoit faite l'année précédente à la bataille de la Hogue, sa majesté fit construire des vaisseaux dans ses ports et ordonna de les tenir prêts pour le commencement de la campagne ; sa majesté en donna encore le commandement au maréchal de Tourville, avec la liberté d'agir comme il le jugeroit à propos. Le maréchal reçut ces ordres du roi même ; se rendit à Brest, où il trouva la flotte assemblée et prête à partir : elle étoit composée de soixante-onze vaisseaux de guerre, de plusieurs brûlots, de vingt bâtimens de charge, pour servir d'hôpitaux et de magasins. Il mit à la voile le 26 de mai. La comte de Villars alla à son bord avec une prise qu'il avoit faite. Le capitaine de cette prise dit au maréchal de Tourville qu'il croyoit que la flotte marchande ennemie, destinée pour Cadix, les côtes d'Italie et Smirne,

étoit partie, et qu'elle ne pouvoit éviter la flotte françoise. Le maréchal relâcha à Logos pour caréner ses vaisseaux ; il y resta jusqu'au 28, que sur les quatre heures du soir on aperçut des vaisseaux de garde qui forçoient de voiles pour rejoindre la flotte, et tiroient de temps en temps des coups de canon comme pour annoncer qu'ils voyoient les ennemis. Ces deux vaisseaux venoient du cap Saint-Vincent, par où la flotte qu'on attendoit devoit venir, en faisant route depuis le détroit de Gibraltar. Les capitaines de ces deux vaisseaux rapportèrent, que dès les sept heures du matin ils avoient découvert environ cent quarante voiles à quinze lieues au-delà du cap, qui venoient droit à la flotte françoise sur trois colonnes ; mais qu'ils n'avoient pu distinguer si c'étoient des vaisseaux de guerre ou des vaisseaux marchands. Le maréchal renvoya ces deux vaisseaux du côté d'où ils venoient, pour tâcher de mieux reconnoître cette flotte. En même temps, il fit signal à toute l'armée de lever l'ancre, pour ne pas rester dans le cas de surprise.

surprise. On alla vent arrière toute la nuit, et le lendemain on se trouva à douze lieues de Cargos, dans une situation à pouvoir éviter la flotte qu'on avoit vue, si elle étoit composée de vaisseaux de guerre, et revirer si l'on voyoit que ce fût la flotte marchande.

A sept heures du matin, on entendit, du côté de Logos, un vaisseau qui sauta, en faisant un grand bruit: on entendit la même chose trois ou quatre fois de suite, et l'on vit le long de la côte le feu des navires qui brûloient. C'étoient deux bâtimens de charge que le chevalier de Sainte-Maure avoit brûlés, n'ayant pu les amener, parce qu'il s'étoit trouvé seul et que les navires de l'escorte le suivoient de près. Cette escorte étoit de vingt-sept vaisseaux de ligne, dont le moindre avoit cinquante canons. L'amiral étoit de quatre-vingt, le vice-amiral et le contre-amiral de soixante-dix chacun. Le chevalier amena les capitaines des vaisseaux qu'il avoit brûlés: l'un étoit hollandois, chargé de toiles pour six cents mille livres: et l'autre an-

glois, chargé de draps pour cinquante mille écus. Ils annoncèrent que c'étoit la flotte marchande. Alors le maréchal de Tourville fit signal à toute l'armée et força lui-même de voiles pour aller aux ennemis ; mais ils étoient sous le vent et il falloit louvoyer pour les joindre : les meilleurs voiliers joignirent l'arrière-garde à l'entrée de la nuit. On la canonna pendant une heure, et on mit entre deux feux deux navires hollandois de soixante-quatre canons, qui furent bientôt obligés de se rendre. Les plus légers vaisseaux enfermèrent entr'eux et la terre presque la moitié de ceux des ennemis. Lorsque le jour parut, l'armée françoise fit un demi-cercle fort spacieux, prit ou brûla tous les vaisseaux qui s'y trouvèrent enveloppés. On voyoit à chaque instant sauter des vaisseaux. On amena en outre plusieurs flûtes au maréchal de Tourville : la plupart étoient chargées de mâts du Nord, de cordages et de plusieurs autres matériaux propres à la construction des navires. Les vaisseaux françois, qui étoient dispersés, revinrent peu à peu

rendre compte au maréchal de ce qu'ils avoient fait, et presque tous amenoient des prises. On lui apprit que cinquante vaisseaux ennemis, parmi lesquels il y en avoit quinze de guerre, avoient gagné le large. Sur cet avis il fit le signal pour rallier toute l'armée; détacha trois ou quatre vaisseaux; les chargea de nettoyer toute la côte et de brûler les vaisseaux ennemis qu'ils y rencontreroient et qu'ils ne pourroient emmener. Il fit ensuite route vers Cadix, pour en fermer le passage aux débris de cette flotte, parce qu'on savoit qu'une partie des marchandises étoit destinée pour cette ville. Le 29, à la pointe du jour, on découvrit des vaisseaux qui avançoient vers Cadix : mais ils étoient si éloignés de l'armée françoise, qu'ils étoient dans la rade, lorsqu'elle mouilla à la vue de cette ville. Neuf étoient déja entrés dans le port et quelques autres dans la rivière de Guadalquivir. On disposoit les brûlots pour les aller brûler, et on armoit des chaloupes pour les soutenir; mais un coup de canon, tiré de la citadelle, causa une

telle alarme aux vaisseaux ennemis, qu'ils se précipitèrent tous dans le port. Les coureurs de l'armée françoise avoient coupé chemin à deux gros vaisseaux marchands qui allèrent se jeter sous une forteresse qui est contre les murailles, et y furent brûlés; ils étoient tous deux richement chargés.

On compta le nombre des vaisseaux qu'on avoit alors brûlés, et l'on trouva qu'il montoit à quarante-cinq : celui des prises étoit de vingt-sept, parmi lesquelles il y avoit deux bâtimens de guerre : Jean-Bart, qui étoit de cette expédition, en prit ou en brûla six. Le maréchal de Tourville détacha l'escadre blanche et bleue, qui étoit de vingt-trois vaisseaux, pour aller croiser au détroit de Gibraltar, où l'on avoit eu avis qu'une partie de la flotte ennemie devoit se rendre. Le chevalier de Coetlogon entra dans le vieux Gibraltar avec huit vaisseaux et huit galiotes, y brûla et coula à fond cinq navires anglois qui portoient, depuis trente-six, jusqu'à cinquante canons. Il en prit neuf autres qui étoient chargés de vivres. Les capitaines

des prises assurèrent que la perte des ennemis montoit environ à vingt millions. Le maréchal de Tourville envoya toutes les prises à Toulon, sous l'escorte d'un vaisseau de guerre. Pour lui, il tint la mer, voulant voir s'il n'y avoit point encore quelque chose à faire contre les ennemis, afin de tirer une vengeance complète de la perte que la France avoit essuyée à la Hogue. Le 19 juillet, on lui annonça qu'il y avoit plusieurs vaisseaux ennemis mouillés dans la rade de Malaga : il prit ses dimensions si juste, qu'il les brûla malgré tous les efforts que les ennemis firent pour l'en empêcher. Parmi ses vaisseaux, il y en avoit deux anglois, trois corsaires de Flessingue, une frégate turque qu'ils avoient prise, et plusieurs espagnols.

Après cette expédition, le maréchal de Tourville se rendit à Toulon avec toute l'armée navale, pour se reposer et pour y prendre des rafraichissemens. Il y resta quelque temps et y eut une cour des plus brillantes. Elle étoit composée d'environ quatre mille officiers de marine qui met-

voient tous de la rivalité dans leur parure. Le nombre des soldats et des matelots montoit à près de soixante-dix mille, tous répandus dans la ville et aux environs. On voyoit des tables dressées dans toutes les rues et des pavillons élevés dessus : les boutiques étoient fermées, les ouvrages étoient suspendus ; les bals étoient ouverts de tous côtés ; tous les citoyens s'empressoient d'exprimer la satisfaction qu'ils goûtoient de voir ce héros dans leur ville : plus de cent quarante voiles qui étoient dans le port faisoient un des plus beaux spectacles qu'il soit possible de voir. Ces fêtes, ces réjouissances flattoient d'autant plus le maréchal de Tourville, qu'elles célébroient ses triomphes.

Il partit de Toulon le 14 septembre, pour se rendre aux îles d'Hières ; n'arriva à Brest que le 20 octobre, parce que le vent lui fut presque toujours contraire. Après avoir fait désarmer, il alla à la cour pour rendre compte au roi de sa campagne. Sa majesté, qui avoit une véritable estime pour lui, le reçut avec le plus grand

accueil. Le maréchal commençoit à sentir un grand dérangement dans sa santé : il provenoit des grandes fatigues qu'il avoit essuyées sur mer, pour ainsi dire, dès son bas âge : il avoit de temps en temps des attaques qui l'empêchoient d'agir. Cependant il se rendoit le plus souvent qu'il pouvoit à la cour et se présentoit devant le roi, pour que sa majesté ne le crût pas hors d'état de servir : il vouloit sacrifier à sa patrie ce qui lui restoit de forces.

Louis XIV fit en 1694 tous les préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre contre les alliés avec la même vigueur que les années précédentes. Pour former une armée navale, il fit équiper des vaisseaux à Toulon, à Brest, en donna le commandement au maréchal de Tourville, avec ordre de se rendre sur la Méditerranée. Cette armée navale étoit destinée à seconder les entreprises du maréchal de Noailles en Catalogne ; à lui transporter des troupes et les munitions dont il pourroit avoir besoin, et à empêcher les ennemis de faire une irruption en Italie, comme ils en

avoient formé le projet. La flotte arriva le 24 de mai, dans le golfe de Roses. Le lendemain, M. de Tourville alla voir le maréchal de Noailles qui étoit campé aux environs. Ils conférèrent quelque temps sur les opérations de la campagne ; et lorsque le maréchal de Tourville partit, M. de Noailles lui fournit des chevaux et à toute sa suite qui étoit composée d'officiers de marine. Il alla même le conduire jusqu'au bord de la mer. M. de Tourville n'eut d'autre occupation, pendant cette campagne, que de favoriser les convois, les munitions de guerre, les renforts qu'on envoyoit au maréchal de Noailles qui, par ce moyen, eut la facilité d'assiéger Palamos, Gironne, Ostalric et Castelfollet. Après la prise de ces places, on avoit résolu d'attaquer Barcelone. Pour cet effet le maréchal de Tourville débarqua trois mille hommes à Palamos, autant à Gironne ; treize milliers de poudre, huit mille septiers de blé, autant d'avoine, une prodigieuse quantité de mousquets, de boulets et de bombes, enfin tout ce

qui étoit nécessaire pour un siége ; mais le roi, ayant été informé que les Anglois et les Hollandois avoient fait partir une flotte pour la Méditerranée, afin de fournir du secours aux Espagnols, envoya un contre-ordre au maréchal de Noailles, qui mit son armée en quartier d'hiver. Le maréchal de Tourville reçut ordre de ramener la flotte à Toulon et d'y rester tout l'hiver, armé pour veiller à la sûreté des côtes de Provence, de Languedoc et d'Italie. Lorsque le maréchal fut arrivé à Toulon, il fit poser des corps-de-garde, et mettre des signaux le long des côtes pour être averti sitôt qu'on verroit paroître des vaisseaux ennemis. Il mit, en outre, plusieurs vaisseaux gardes-côtes qui se relevoient, tint pendant tout l'hiver la flotte prête à partir. Celle des ennemis ne parut point, parce qu'elle essuya une furieuse tempête qui fit périr plusieurs vaisseaux et força les autres de rentrer dans les ports d'Espagne. Elle mit en mer le printemps suivant, parut sur les côtes de Provence, sembla vouloir bombarder Marseille et

Toulon ; mais, voyant les précautions que le maréchal de Tourville avoit prises, elle n'osa en approcher. Elle étoit commandée par l'amiral Russel qui se contenta de parcourir pendant tout l'été le golfe de Lyon, les mers de Sardaigne, de Ligurie, et se retira, après avoir essuyé une tempête aussi furieuse que celle de l'année précédente.

Les ennemis, voyant qu'ils ne pouvoient nuire à la France par la force, résolurent d'employer la ruse, même la bassesse. Un nommé d'*Aragne*, natif de Bayonne, avoit proposé à M. de Pontchartrain de brûler les vaisseaux ennemis, par un moyen qu'il avoit imaginé et qu'il assuroit être immanquable. Le ministre avoit l'ame trop élevée pour écouter cette abominable proposition : il dit à d'Aragne qu'il le feroit sévèrement punir s'il mettoit son moyen en usage. Les ennemis en furent instruits et firent proposer à ce scélérat de traiter avec eux, par un marchand clincailler, nommé *Magne*, qui étoit de la même ville. Il accepta la proposition, prépara ses artifices chez Magne, se rendit à Rochefort,

fit son essai, sans être découvert. Les Espagnols lui firent toucher une somme assez considérable et l'engagèrent à aller à Toulon pour exécuter son projet ; mais il ne put échapper à la vigilance du maréchal de Tourville : il fut découvert et arrêté par les ordres de ce maréchal, et il subit la peine due à son crime.

Les alliés, voyant qu'ils ne pouvoient faire aucune entreprise sur les côtes de Provence, résolurent d'en faire sur celles de Bretagne, de Normandie et du pays d'Aunis, en 1694. Le roi en fut informé, envoya des troupes pour veiller à la sûreté de ces provinces. Le maréchal d'Estrées eut le commandement des côtes de Bretagne ; le maréchal de Joyeuse, celles de Normandie ; et le maréchal de Tourville, celles du pays d'Aunis. Tous trois prirent si bien leurs précautions, qu'ils firent échouer les projets que les ennemis pouvoient avoir formés de ce côté. Le maréchal de Tourville resta tout l'été dans son gouvernement ; voyant que l'hiver approchoit et qu'il n'y avoit rien à craindre du

côté des ennemis, il demanda et obtint la permission d'aller à Paris. Il y reçut une lettre, dans laquelle on lui présentoit un projet sur Carthagène. Celui qui lui avoit écrit cette lettre étoit un nommé Petit de la Rochelle, qui s'étoit retiré en Hollande, y avoit abjuré la religion catholique à la sollicitation de sa femme, étoit revenu en France et étoit retourné en Hollande après la mort de cette femme. Il y obtint de l'emploi dans la marine et devint assez bon marin. La cour de France chargea le marquis de Villette, lieutenant-général des armées navales, de le prendre. Le marquis le rencontra un jour en mer et le serra de très-près; mais Petit montoit un vaisseau meilleur voilier que le sien et lui échappa. Quelque temps après, il alla lui-même trouver M. de Magaloti, gouverneur de Valencienne, lui dit qu'il désiroit de retourner à la religion catholique et de rentrer dans sa patrie. Louis XIV ne jugea pas à propos de lui faire faire son procès, en faveur de son intention; mais il le fit mettre à la Bastille pour

pour s'assurer de sa personne. Petit, pour sortir de captivité, chercha quelque moyen de se rendre utile à l'état. Lorsqu'il étoit au service des Hollandois, il avoit parcouru les côtes de Carthagène, ville située dans l'Amérique méridionale et appartenant aux Espagnols. Il crut qu'il ne seroit pas impossible au roi de prendre cette place, qui étoit fort riche, parce que c'étoit l'entrepôt de toutes les richesses du Pérou. La grande réputation que le maréchal de Tourville s'étoit acquise, même chez les étrangers, détermina Petit à s'adresser à lui pour faire connoître son projet au roi. Il parvint à lui faire remettre sa lettre avec un mémoire contenant les moyens d'exécuter son projet. Le maréchal trouva le projet fort bon : il le donna à M. de Pontchartrain, qui lui dit qu'on en avoit déjà donné au roi plusieurs sur Carthagène ; que celui-ci ayant son approbation, il le présenteroit encore à sa majesté. Le roi lut, le trouva plus facile à exécuter que ceux qu'on lui avoit déjà présentés ; envoya chercher le maréchal de Tourville,

pour savoir ce qu'il en pensoit. Le maréchal dit au roi que cette entreprise pouvoit se faire ; mais que les ennemis avoient du côté de ces mers des flottes considérables qui pourroient y apporter de grands obstacles. Le roi, qui avoit goûté cette entreprise, ordonna à M. de Pontchartrain de consulter en secret les meilleurs officiers de la marine sur les difficultés que le maréchal de Tourville avoit trouvées. Presque tous répondirent que l'entreprise étoit très-difficile et très-dangereuse. Le baron de Pontis fut d'un avis différent, proposa au ministre de s'en charger, et promit de réussir.

Le roi avoit goûté ce projet, comme nous l'avons dit, et avoit envie de l'exécuter ; mais les fonds manquoient, parce qu'on étoit obligé de faire de grandes dépenses ailleurs. On trouva une compagnie qui, instruite que M. le maréchal de Tourville avoit dit que la réussite étoit possible, fournit les fonds nécessaires pour l'entreprise ; mais à condition qu'elle en auroit le profit. On y consentit : elle équipa une escadre de huit vaisseaux de guerre,

de trois frégates, de deux flûtes, d'une corvette, d'une galiote à bombes. Le baron de Pontis partit au mois de janvier 1697, avec six mille cinq cents hommes. On nomma le vicomte de Coetlogon, général de l'artillerie. Cette escadre fut fortifiée dans la route par plusieurs flibustiers, et mouilla le 12 avril devant Carthagène, y trouva peu de résistance et s'en empara. M. de Pontis ordonna à tous les marchands d'apporter tout leur or, leur argent et leurs prierreries. Il rassembla huit millions en or et en argent, dix-neuf cents marcs d'émeraudes, quantité de mercantilles d'or et d'émeraudes en œuvre, soixante-cinq cloches, quatre-vingt-deux pièces de canon de fonte; ruina toutes les fortifications de la ville et des forts; remit à la voile et arriva heureusement en France avec les dépouilles de cette ville opulente. M. de Pontis reçut tous les éloges que l'on crut être dus à son courage et à son habileté: pour perpétuer la mémoire de son expédition, on fit frapper une médaille. Pendant qu'on se réjouissoit en France,

les habitans de Carthagène pleuroient leur malheur : on leur avoit enlevé le fruit de leurs travaux, de leur industrie ; à leur opulence succédoit la misère la plus affreuse. L'humanité gémit de voir des hommes traiter ainsi des hommes et s'autoriser du prétendu droit de la guerre.

Les alliés continuoient d'être armés contre la France. Le maréchal de Tourville retourna sur les côtes du pays d'Aunis au commencement du printemps de 1697. Il y reçut l'affligeante nouvelle de la mort de son frère aîné, qu'il avoit toujours tendrement aimé. Il se nommoit François-César, avoit été colonel d'un régiment de cavalerie, commandant de la compagnie des gens-d'armes du prince de Condé, maréchal des camps et armées du roi. Il fut choisi par prédilection, pour être à la tête des gentilshommes de l'élection de Valogne en qualité de colonel, par une commission du 7 juin 1674. Ayant donné en diverses occasions des marques d'une valeur singulière, il mourut à sa terre de Tourville, le 16 août 1697. Il ne laissa

qu'un fils nommé Jean-François de Cotentin, comte de Vauville. Ses deux fils aînés avoient été tués auprès du maréchal, leur oncle, comme on l'a vu plus haut.

Toutes les puissances, fatiguées de la guerre, firent la paix à Ryswick le 2 septembre 1697. Comme on n'avoit plus rien à craindre sur les côtes, le maréchal de Tourville retourna à Paris, il avoit besoin de repos; sa santé diminuoit de jour en jour: bientôt il se trouva hors d'état d'aller faire sa cour au roi avec autant d'exactitude qu'il l'auroit désiré.

Charles II, roi d'Espagne, mourut au mois de novembre 1700. Sa mort ralluma la guerre dans toute l'Europe. Il avoit appelé à sa succession Philippe de France, duc d'Anjou, second fils de Louis dauphin et petit-fils d'une sœur de Charles II. Lorsque le testament fut apporté en France, Louis XIV l'accepta, fit reconnoître son petit-fils roi d'Espagne, et prit les précautions nécessaires pour le mettre en possession de ce royaume. A cette nouvelle l'empereur, l'Angleterre et la Hollande for-

mèrent une ligue contre la France et le nouveau roi d'Espagne. Louis XIV fit des préparatifs pour se mettre en état de se défendre et de soutenir son petit-fils sur le trône d'Espagne. Sa majesté donna ses ordres pour faire armer dans tous ses ports, afin de mettre de bonne heure en mer une flotte sur l'Océan et une autre sur la Méditerranée. Le maréchal de Tourville devoit commander celle qu'on destinoit pour la Méditerranée, et le comte de Chateau-Regnaut celle qui seroit sur l'Océan.

Le maréchal de Tourville, se voyant accablé d'infirmités, remercia le roi de l'honneur qu'il vouloit bien lui faire; dit à sa majesté que les forces lui manquoient; qu'il n'étoit plus en état d'agir; qu'ayant donné une partie de sa vie au roi de la terre, il étoit juste qu'il donnât le peu qui lui restoit à celui du ciel; qu'il se préparât à ce jour terrible qui n'étoit pas éloigné pour lui. Le roi nomma à sa place le comte d'Estrées. Le maréchal de Tourville avoit trop souvent bravé la mort au milieu des hasards pour la craindre: il la

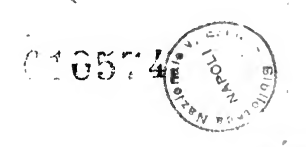
voyoit approcher avec un sang froid et une résignation qui excitoient l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui l'environnoient. Enfin ce grand homme mourut la nuit du 27 au 28 mai 1701, âgé de 55 ans. Le roi fut fort sensible à sa mort ; M. de Pontchartrain dit à sa majesté que la marine faisoit une perte irréparable. La renommée qui avoit tant de fois vanté ses triomphes dans toute l'Europe, y annonça bientôt sa mort, qui excita les regrets des François et des étrangers. Les officiers de marine, qui l'avoient tous pris pour leur modèle, lui firent faire des services dans tous les ports de France : les matelots, qui le regardoient comme leur père, s'empressoient de se rendre à l'église ; leurs pleurs, leurs soupirs annonçoient leur amour pour ce grand homme et leur douleur de ne l'avoir plus. Le peuple qui accouroit en foule les imitoit. Mânes des héros, ces spectacles que présentent vos funérailles, sont pour vous des éloges qui remuent la nature entière ! s'ils pénètrent dans vos tombeaux, quelle satifaction ne doivent-ils pas vous causer !

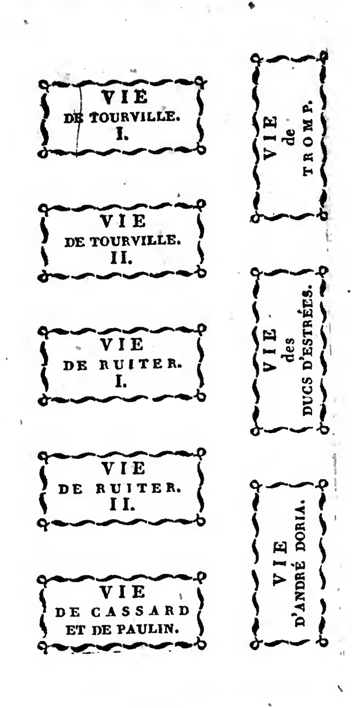
Le maréchal de Tourville ne laissa à sa mort qu'un fils et une fille. Le roi, en considération des services du père, donna quatre mille livres de pension au fils et deux à la fille. Le fils, nommé Louis-Hilarion comte de Tourville, fut tué à Denain le 27 juillet 1712, âgé de 20 ans. Il étoit colonel d'infanterie. La fille nommée Lucie-Françoise de Cotentin de Tourville, épousa le 26 juillet Guillaume-Alexandre de Galard-Bearn, comte de Bressac, et fut dame du palais de madame la duchesse de Berry.

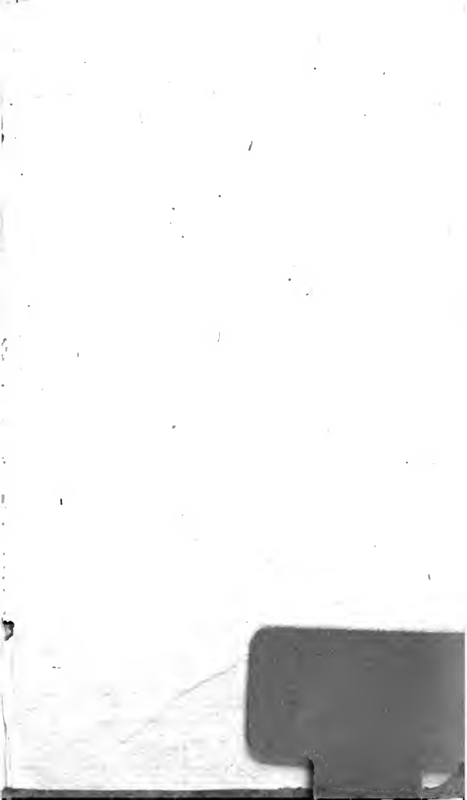
Le maréchal de Tourville est un de ces hommes célèbres qui ont illustré le règne de Louis-le-Grand. La nature lui avoit donné tout ce qui est nécessaire pour faire les héros : une intrépidité incroyable dans les dangers, mais une prudence et un sang froid toujours admirables : il montoit à l'abordage quand il le croyoit nécessaire, et savoit toujours l'éviter quand il croyoit qu'on devoit le craindre. Son habileté dans les manœuvres préparoit ses triomphes. Sa promptitude et son adresse dans l'usage

de l'artillerie les assuroient. Plusieurs officiers se formèrent à son exemple et devinrent de grands hommes de mer : il rendit les signaux plus intelligibles et plus prompts ; il donna plus de perfection et de facilité à la manœuvre. Enfin il disposa la marine de France à arriver au degré de perfection où elle est aujourd'hui. Ce qui est ordinaire aux grands hommes, il aima les femmes ; mais il ne leur sacrifia pas sa gloire. Elle fut toujours le principal objet de ses désirs et de ses actions.

FIN.




VIE
DE TOURVILLE.
I.
VIE
DE TOURVILLE.
II.
VIE
DE RUITER.
I.
VIE
DE RUITER.
II.
VIE
DE CASSARD
ET DE PAULIN.
VIE
de
TROMP.
VIE
des
DUCS D'ESTRÉES.
VIE
D'ANDRÉ DORIA.




BIBLIOTECA